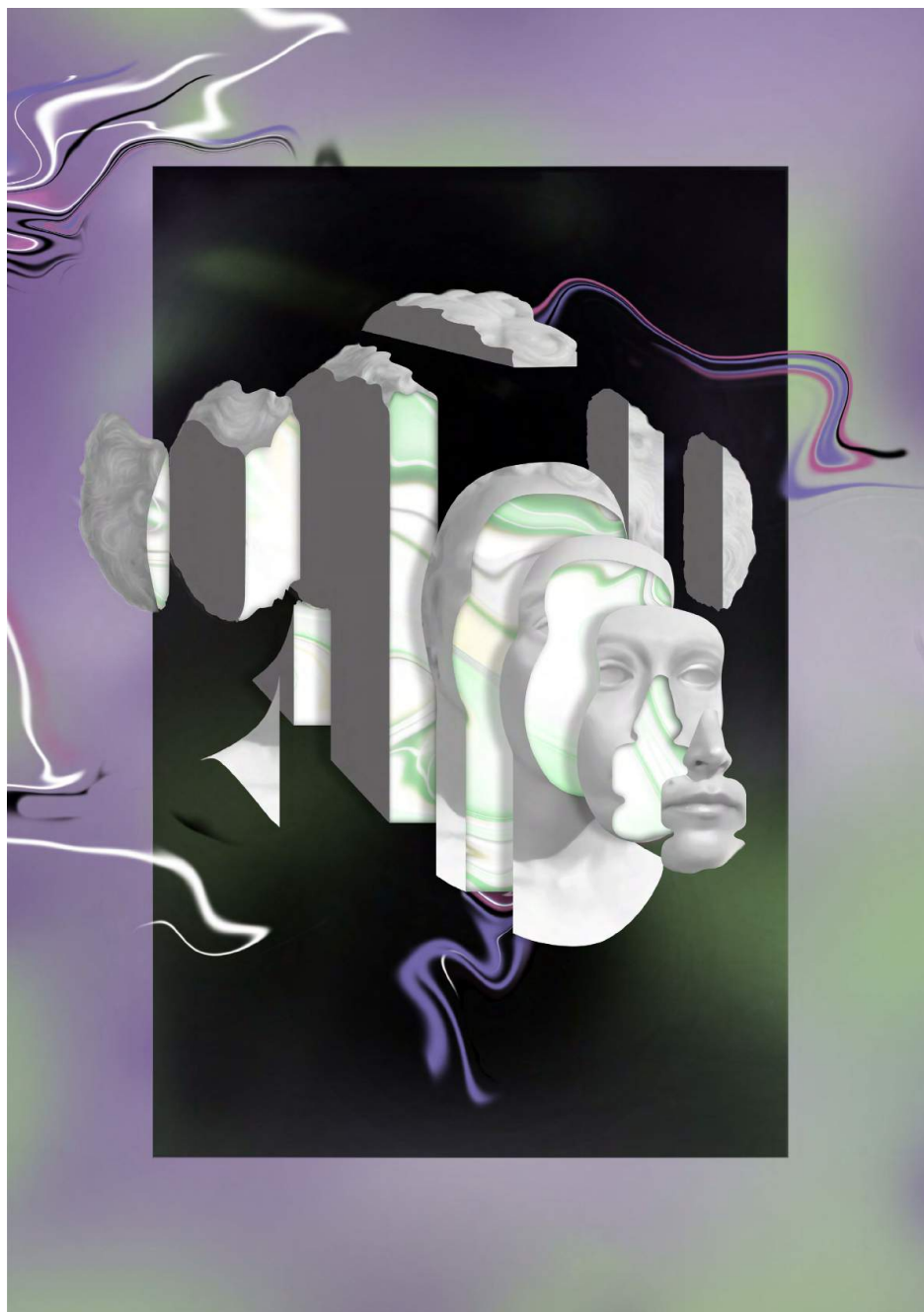


REVUE DE PRESSE



Le Périmètre de Denver Vimala Pons



Contact Presse : Maison Message

SOMMAIRE

TÉLÉRAMA SORTIR, Vimala Pons, sur scène elle déplace des montagnes, le 16 février 2022

TÉLÉRAMA SORTIR web, Sur scène Vimala Pons, elle déplace des montagnes, le 16 février 2022

TÉLÉRAMA Sortir, Le périmètre de Denver, le 9 février 2022

LE MONDE, Vimala Pons, comédienne et artiste de cirque: « Je porte des objets mais ils me portent aussi », le 9 février 2022

LE MONDE, Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons, deux solos magnétiques pour des corps en équilibre instable, le 9 février 2022

LIBÉRATION, *Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel, pièces à convictions, le 15 janvier 2022*

LIBÉRATION, Avec « Périmètre de Denver », *Vimala Pons entre en jeu de pistes, le 13 février 2022*

LE FIGARO, *Le Périmètre de Denver: Vimala Pons, un poids lourd du spectacle, le 3 février 2022*

TRACKS ARTE, *Le théâtre non identifié de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel, le 20 février 2022*

L'HUMANITÉ, *Le Périmètre de Denver, petits meurtres en thalasso, le 21 février 2022*

LES INROCKS, *Vimala Pons : "J'ai décidé d'avoir envie de tout, tout le temps, avec tout le monde, pour toujours", le 17 mars 2021*

LES INROCKS, *Réserver : les spectacles à ne pas manquer en mars 2022 ! (partie 1), le 2 mars 2022*

LES INROCKS, *Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel, duo singulier et pluriel, reviennent avec deux créations, le 28 janvier 2022*

LES INROCKS, *Les Singulier.e.s au Centquatre, un festival qui porte bien son nom, le 21 février 2022*

LES INROCKS, *Les 18 spectacles qui feront 2022, le 29 janvier 2022*

LES INROCKS, *Réserver: les spectacles à ne pas manquer en janvier 2022, le 11 janvier 2022*

LES ECHOS, *l'énigme Vimala Pons, le 9 février 2022*

LE CLUB DE MÉDIAPART, *Le retour joyeux de Vimala Pons et celui plus anxieux de Tsirihaka Harrivel, le 7 février 2022*

MEDIAPART, *L'ESPRIT CRITIQUE, le 20 février 2022*

NOVA, *Vimala Pons à Ikea : "J'ai une relation animiste avec les objets", le 5 mars 2022*

MOUVEMENT, *Le Périmètre de Denver, le 27 janvier 2022*

TOUTE LA CULTURE, *l'agenda culturel de la semaine du 14 février*

SCENEWEB, *Les Solis 2022 au CDN d'Orléans, le 30 décembre 2021*

SCENEWEB, *Le Festival Spring 2022, le 20 décembre 2021*

SCENEWEB, *Festival Les Singulier.e.s au 104, le 11 décembre 2021*

LA TERRASSE, *Le Périmètre de Denver de Vimala Pons, le 27 janvier 2022*

LA TERRASSE, *« J'ai totalement arrêté de mentir », septembre 2021*

BEAUX ARTS, *Que faire, que voir cette semaine ? Le 27 janvier 2022*

NUMÉRO MAGAZINE, *Rencontre avec Vimala Pons : "Je n'ai pas les épaules pour être sur les réseaux sociaux », le 4 mars 2022*

AUDIOBLOG ARTE, *Mes balades artistiques, Avec Vimala Pons pour son premier spectacle en solo, Le Périmètre de Denver, le 9 mars 2022*

FRANCE BLEU, *La comédienne Vimala Pons présente "le Périmètre de Denver" à Malraux à Chambéry les 1er et 2 février, mardi 1er février 2022*

LE DAUPHINÉ, *Théâtre à Chambéry, Un enquête sur la scène de l'espace Malraux, mardi et mercredi, le 31 janvier 2021*

LA REPUBLIQUE DU CENTRE, *Des petites formes mais de grands spectacles à découvrir, à partir du 4 janvier, au Centre dramatique d'Orléans, le 3 janvier 2022*

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télé **Sortir**

PAGES SPÉCIALES DU N° 3762 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

A woman with long dark hair and bangs, wearing a black turtleneck, is shown in profile from the chest up. She is looking slightly to the right. On top of her head, she balances a large, rectangular, rough-textured stone. The background is a solid, dark reddish-brown color.

**VIMALA PONS
SUR SCÈNE, ELLE DÉPLACE
DES MONTAGNES**

16-02
22-02
2022

UNE FEMME DE TÊTE

C'est ainsi qu'on la reconnaît : Vimala Pons a la manie de tout porter sur le sommet de son crâne. L'actrice donne vie à un Cluedo géant et déjanté.

Sa mère la voyait conférencière au Louvre. Son père l'aurait préférée grande sportive. À défaut, voilà Vimala Pons athlète de la scène : à Orléans, à l'issue de la première de sa nouvelle création, cette fine jeune femme affrontant les saluts semblait sortir d'une performance essorante. Quelques jours plus tard, on la retrouve à Paris, boucles tintinnabulant aux oreilles et pull noir assorti à ses longs cheveux, assise, tranquille, sur une chaise au milieu d'objets éparpillés dans un studio du Centquatre, dont elle est artiste associée. Dans *Le Périmètre de Denver*, son cabaret de cirque et de tout, totalement inclassable, elle s'est imposé une règle : faire de la scène un immense Cluedo avec armes du crime et personnages stéréotypés, dont elle emprunte à elle seule tous les masques, pour découvrir, à la fin, l'auteur du meurtre. Le titre du spectacle ressemble au nom d'un théorème défini par des mathématiciens. Pure fiction ! Il fonctionne surtout comme le sésame d'un monde imaginaire.

Amatrice de canulars, Vimala Pons s'est longtemps battue contre Wikipédia pour faire corriger sa biographie, truffée d'erreurs. Comme une naissance en Inde différée de trois ans (1986 au lieu de 1983), alors qu'elle n'y est partie avec ses parents qu'à l'âge de 3 semaines, après être née à Paris. Peine perdue. La seule riposte possible aura été d'y ajouter elle-même des bêtises. Non, son père n'a pas été dresseur de serpents ! (Cette fausse information ne figure d'ailleurs plus sur sa fiche.) Elle confirme cependant l'étiquette « hippie » accolée à longueur d'articles à ses parents, établis au Kerala au début des années 80 : « *Ils y sont partis chercher le sens de leur vie. Ce n'était pas une attitude politique, plutôt une quête. Mon enfance a été tramée par le questionnement philosophique.* »

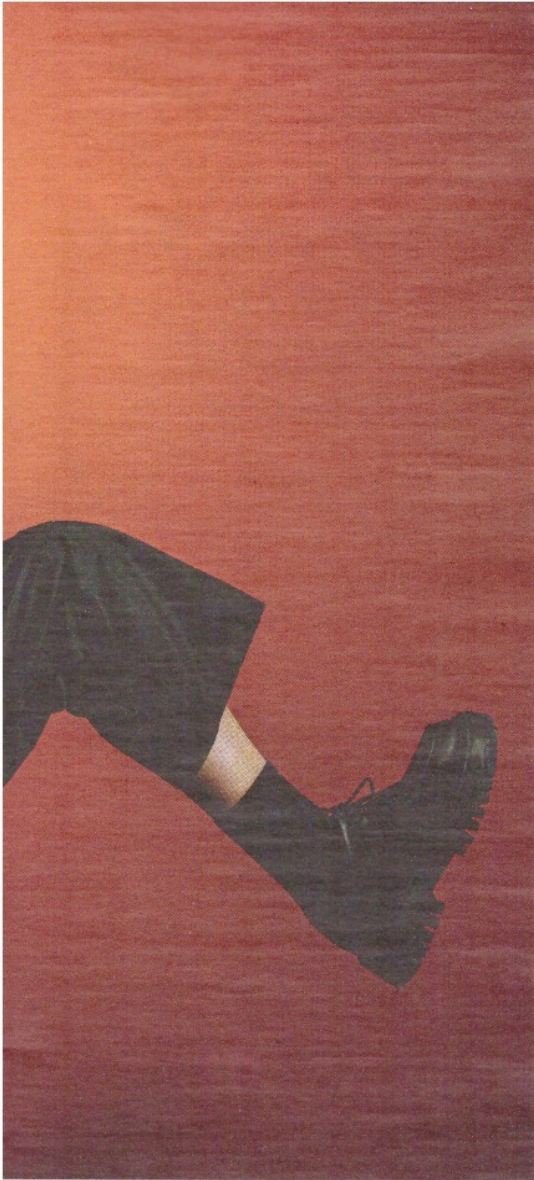
Ses souvenirs de la vie tropicale de ses dix premières années ? La mousson, les pieds nus, les fleurs qui se ferment quand on les touche. Les habitantes croisées le long des routes portant de lourds paniers sur leur chef ? Elle a fait le lien



bien plus tard entre ces femmes et sa propre pratique circassienne : « *Je n'en garde aucun souvenir précis, mais une sensation forte : une envie physique d'avoir des choses sur la tête.* » De cet art du jonglage-contact au sommet du crâne, pratiqué aussi dans la vie quotidienne, elle a fait son obsession. Dans *Grande*, en 2016, elle réalisait un strip-tease burlesque et déjanté, avec un mannequin perché sur sa tête. Cette fois, une montagne de rochers, un escalier ou une carcasse de voiture sont ses fardeaux : « *Le déséquilibre nécessaire pour les maintenir en place me permet d'aiguiser la connexion constante entre corps et cerveau. Avec l'objet sur la tête et non sur le front, l'image offerte est celle d'un être-caryatide ignorant le poids de sa charge, donc le poids du monde.* » Après un accident aux cervicales dans la dernière ligne droite des répétitions, une radiographie vient de lui révéler

« **Le Périmètre de Denver** »

| Du 16 au 26 février
| Du mer. au sam., sauf
les 19 et 24 février, 20h30
| Centquatre, 5, rue Curial,
19^e | 104.fr | 12-20€.



« la raideur absolue » – idéale pour elle – de ses vertèbres. Elle se voit comme un « moi-piédestal » oscillant, à la recherche de l'équilibre.

Le parcours de Vimala Pons laissait, dès le début, deviner un tel talent. Entrée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris en 2004, après deux ans de fac d'art et de cinéma, elle rejoint pour dix-huit mois le Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, où elle navigue en électron libre et s'entraîne seule grâce aux conseils d'autres étudiants jongleurs. « Je pleurais souvent dans ma loge en me comparant à eux ! » Les plasticiens-performeurs l'attirent aussi, telle Marina Abramovic et son « fakirisme ». Aujourd'hui, les artistes détournant les objets du quotidien (Helen Marten ou Tom Sachs) la nourrissent davantage. En quête constante d'hybridation, Vimala Pons n'a jamais été sur

scène une comédienne au sens classique. Elle a réservé au septième art son désir d'être interprète chez les autres. On la suit au cinéma depuis 2013 et son rôle de Truquette, l'incroyable *Fille du 14 juillet*, imaginée par le cinéaste Antonin Peretjatko, qu'elle incarne avec tant de fantaisie cinégénique : « *Je ne suis pas une bonne actrice, mais mon énergie plaît aux cinéastes dépsychologisants comme Antonin Peretjatko, Sébastien Betbeder ou Bertrand Mandico.* » Ce dernier a notamment fait appel à elle pour *After Blue*, un western de science-fiction situé sur une exoplanète, qui sort en ce mois de février. Et en 2022 elle tournera dans un film de zombies.

PAS TOUJOURS VIBRIONNANTE

En attendant, par les larges portes ouvertes sur le grand hall du Centquatre, elle aperçoit le chapiteau rouge du Cirque Trottola. Elle le contemple avec tendresse, même si son travail ne participe pas de la même esthétique : « *Ses fondateurs, Bonaventure Gacon et Titoune, sont de vrais grands frère et sœur pour moi. Dans leur cirque à l'esprit traditionnel, avec chapiteau, piste circulaire et visage enfariné, il suffit que quelqu'un rattrape l'autre pour faire spectacle, surtout s'il s'agit d'un couple.* » Le duo, sur scène, est « *une belle cellule pour apprendre à aimer.* » Elle-même l'a d'ailleurs éprouvé, bien qu'elle se soit séparée de son complice Tsirihaka Harrivel depuis *Grande*, spectacle marqué par la chute accidentelle, un soir, de ce dernier, qui s'en est miraculeusement sorti. Travailler seule aujourd'hui lui fait l'effet d'une libération : « *Pas de rythme imposé ni besoin de tout justifier à chaque tentative.* » Mais elle aurait quand même bien aimé convier des témoins issus d'univers aussi variés que possible aux répétitions générales du *Périmètre de Denver* : le metteur en scène Vincent Macaigne, par ailleurs partenaire de cinéma, le réalisateur Bertrand Bonello, la chorégraphe Gisèle Vienne et... son notaire. Elle y a renoncé : trop « *fragilisant* », si près du but. Elle prend son temps pour confier tout cela, un peu décalée par rapport à son image habituelle d'artiste vibrionnante. Parce que, cet après-midi-là, elle dit rassembler ses forces après la mort d'un proche. D'ailleurs, elle analyse soudain son propre travail avec un éclairage plus sombre, notamment la scène de sa mise à nu : « *Elle n'est pas érotisante. Car, si elle encourage la joie et exprime une totale liberté, elle est pourtant presque un échec : j'aurais aimé me desquamer et finir en squelette, me dissoudre jusqu'à la disparition.* »

– **Emmanuelle Bouchez**

Photo : **Marie Rouge pour Télérama**

« *Je ne suis pas une bonne actrice, mais mon énergie plaît aux cinéastes dépsychologisants comme Antonin Peretjatko, ou Bertrand Mandico.* »

Sortir

Sur scène, Vimala Pons déplace des montagnes

🕒 5 minutes à lire

Emmanuelle Bouchez

Publié le 16/02/22

Partager



Vimala Pons en femme carysède.
Marie Rogée pour Télérama

Il en ressort un goût pour l'étrange, des indices perdus en route, des fausses pistes aussi. Dans cette performance seule en scène, Vimala Pons fait feu de tout bois : que ce soit les accessoires qu'elle porte tout en racontant le déroulé de l'histoire ou les costumes échangés à toute vitesse. L'oeil du spectateur peine parfois à suivre la folie qui s'empare du plateau.

Vivre avec le mensonge

Dans « Grande », son précédent opus en tandem avec Tsirihaka Harrivel , il était question du couple. Dans « Le périmètre de Denver », le trouble est d'un autre ordre : comment vivre avec le mensonge. Et au final, qui croire. On le voit, le propos est ambitieux mais le résultat pas si sérieux, désamorcé par l'engagement de Vimala sur scène. Dans un décor comme surdimensionné, elle se lance dans un ballet d'objets. Dont cette fameuse reproduction d'un véhicule - sans le moteur ! L'action, dans l'esprit du cirque, se frotte aux mots pour une confrontation savoureuse. Et la grande histoire se télescope avec la petite.

Certes, « Le périmètre de Denver » souffre des changements à vue, lesquels cassent quelque peu le rythme. Pourtant, on ressort de cette expérience soufflé par le culot de Vimala Pons. Un spectacle en équilibre instable et merveilleux. Dans la nouvelle génération de circassiens le nom de la même Pons revient toujours. Et pour cause : elle a toujours un coup d'avance.



LE PÉRIMÈTRE DE DENVER

CIRQUE
VIMALA PONS

Vimala Pons a toutes les audaces. La voici, coiffée d'un masque en silicone, costumée en Angela Merkel. Avant d'incarner une foultitude de personnages.

TT

Une scène encombrée mais rangée. Où chaque objet trouvera son usage. Dans ce dédale surplombé d'un échafaudage de pierres, se tient coite une très grosse dame. Elle se lève et soliloque avec un accent allemand prononcé. Puis va chercher les rochers suspendus pour se les coller en équilibre sur la tête...

Il n'y a guère que la comédienne Vimala Pons, également jongleuse, pour assumer pareille folie ! Et pourtant, même en plissant les yeux, c'est Angela Merkel que l'on reconnaît. Vimala s'est

fait la tête d'Angela. Et arbore une panoplie de femme austère : jupe droite, ourlet au mollet et souliers plats. Bardée d'une centaine de costumes, la performeuse commence l'effeuillage, cet art dont elle a le talent : son port de caryatide ne l'empêche pas d'arracher de ses bras libres une centaine de tenues jusqu'à la nudité, du plastron médaillé au large short d'ado. Retraits en chaîne résumant une vie où s'entrechoquent souvent le geste et l'idée : la carrière politique évoquée cogne contre la carrière de pierres supportée sur le crâne.

Transformiste, équilibriste, joueuse, Vimala Pons explore tous les possibles.

Effet comique irrésistible. Comme de voir, à la fin, la tête d'Angela Merkel sur un corps nu stabilisant son équilibre à coups de petites oscillations.

Tel Jean Marais dans *Fantômas*, Vimala Pons arrache ensuite d'un coup son masque en silicone, habillant ainsi d'une tête les costumes abandonnés. Ce premier gisant (l'image est funèbre) sera suivi des cinq autres personnages que l'artiste endosse au fil de son *Cluedo* géant où les profils se succèdent jusqu'à la résolution de l'énigme. Qui a tué ce spécialiste de l'e-réputation en vacances dans un hôtel thalasso de la Côte anglaise ? Question inattendue dans un cabaret de cirque ! Elle lui permet de s'affubler de toutes les protuberances possibles et de susurrer une foule d'accents sous des visages toujours renouvelés. Du gardien étranger qui n'a rien vu à la vieille endurcie s'immisçant en douce, Vimala Pons trouve toujours l'occasion de changer de crâne pour y porter un mur de briques ou une carcasse de voitures. Soit de 9 à 30 kilos sur les vertèbres... Depuis *Grande*, en 2017, cabaret foudraque alors assumé avec son complice Tsirihaka Harrivel, on attendait le retour de l'équilibriste pince-sans-rire. Elle revient seule et témoigne d'une imagination débridée pourtant cadrée dans un univers géométrique où tout se tient. Ironie et mélancolie mêlées. Sa performance est époustouflante. — **Emmanuelle Bouchez**
| 1h30 | Du 10 au 12 février au Centre Pompidou, Paris 4^e ; du 16 au 26 février, au Centquatre, Paris 19^e ; du 9 au 13 mars, à Poitiers ; puis à Nantes, Val-de-Reuil, Annecy, La Rochelle et Grenoble.

CULTURE · SCÈNES

Sélections  Partage    

Vimala Pons, comédienne et artiste de cirque : « Je porte les objets mais ils me portent aussi »

Dans un entretien au « Monde », l'actrice et circassienne, spécialiste du porté d'objets, explique la genèse de son premier spectacle en solo, « Le Périmètre de Denver ».

Propos recueillis par Rosita Boisseau



Vimala Pons, aux Halles de Schaerbeek, à Bruxelles, en juillet 2021. MAKOTO CHILL ÔKUBO ET CLAIRE-MARINE CHASSAIN

Après *Grande* – duo inoubliable créé en 2016 avec Tsirihaka Harrivel et qui a tourné pendant quatre ans –, Vimala Pons, 39 ans, actrice et artiste de cirque, experte en portés d'objets sur la tête, se risque pour la première fois dans un solo, *Le Périmètre de Denver*.

Elle a écrit le texte, les chansons, la musique et imaginé la scénographie de ce spectacle présenté à Paris au Centre Pompidou et au Centquatre.

A quel besoin répond ce premier solo de votre carrière ?

J'ai un moteur : mon illégitimité. A mes débuts, j'étais une actrice de cinéma que les gens du milieu considéraient comme une artiste de cirque, tandis que, pour ceux du cirque, je venais du théâtre, alors que ma formation est le tennis et le karaté, ainsi que la guitare classique. Je suis polymorphe, grâce à l'éducation que m'ont donnée mes parents qui saturaient mon emploi du temps d'activités ; cette identité me pousse à créer. Se sentir illégitime permet de se risquer à ce que l'on ne sait pas faire.

Par ailleurs, j'avais envie d'un nouveau mode de recherche en solitaire. En groupe, on rééquilibre toujours les tensions, et je me retrouvais à faire le pitre ou à séduire. Dans ce solo, je suis moi-même parce que j'usurpe six identités. J'adore travailler seule. Je n'ai besoin de justifier auprès de personne mon instinct ou mes idées.

Votre discipline est celle du port d'objets lourds sur la tête. Comment l'avez-vous choisie ?

C'était en 2005. Au Centre national des arts du cirque, à Châlons-en-Champagne [Marne]. J'avais choisi le jonglage. Un jour, j'ai posé une balle sur ma tête, et je l'ai gardée en équilibre. Après, je vivais avec elle. Ce que j'aime dans cette pratique, c'est la dramaturgie de l'effort qu'elle souligne et que je tente de faire oublier. Les éléments de décor que je porte sont de plus en plus lourds. Dans le solo, les rochers pèsent quinze kilos ; la voiture, quarante...

Aujourd'hui, cette discipline est un besoin comme une méditation active. C'est assez inexplicable. Le fait que ce soit surtout un moyen de transporter des choses, en particulier pour les femmes, en Asie ou en Afrique, me plaît aussi beaucoup.

Quel rapport entretenez-vous avec les objets ?

Il y a une sorte d'animisme qui me relie à eux. Avant chaque représentation, je vais leur parler comme à un partenaire, je leur invente une vie. Je les porte, mais ils me portent aussi.

D'habitude, je travaille avec des objets que je récupère sur des décors de cinéma, comme la colonne dorique, déjà présente dans *Grande -*, qui est mon « doudou », mais, pour le solo, j'ai collaboré avec les ateliers de construction de Nanterre-Amandiers. J'ai imaginé ces morceaux de décor que je porte pour leurs qualités de déséquilibre. C'est à partir d'eux et pour eux que j'ai écrit l'histoire de la pièce et les différents rôles. Les objets génèrent aussi des images inédites. Comme dans la vie, où les événements ne prennent leur sens qu'après coup, je fais de la postsynchro.

Pour ce solo, vous avez écrit une pièce de théâtre avec une intrigue policière sur le thème du mensonge. Comment est né le scénario ?

D'abord, je regarde trois films par jour. J'adore les policiers, notamment, d'Henri-Georges Clouzot, et les polars d'Arsène Lupin et d'Agatha Christie. J'ai vu et revu tous les Columbo. Et je suis fan de Cluedo. J'ai aussi repris un fait divers qui s'est produit à Brighton (Royaume-Uni), en 2008, dans un hôtel de thalassothérapie. Je désirais faire apparaître des figures différentes avec des âges variés.

Par ailleurs, froter une fiction à l'écriture du cirque a été un enjeu majeur : cela déplace ma spécialité de porteuse d'objets sur la tête en racontant autre chose. Quant au mensonge, auquel le titre, *Le Périmètre de Denver*, fait référence, car il désigne cette zone mentale que l'on ouvre en commençant à mentir, il vient du fait que je mens beaucoup et que j'aime les canulars. Le mensonge rééquilibre le réel en utilisant la force créatrice de chacun pour répondre à une situation qui ne lui plaît pas.

Au port d'accessoires, vous ajoutez le strip-tease, le jeu théâtral et la chanson. Quel est le sens de cette accumulation ?

Comme les jongleurs qui ajoutent des balles ou des massues au fil de leur numéro, j'aime faire plein de choses en même temps et créer la surprise. Le public pense que l'enjeu est dans un aspect, mais il est toujours ailleurs, entre les différents éléments performatifs qui avancent ensemble. On comprend tout et on ne comprend rien et cela finit par se rassembler dans une voie émotive qui crée un puzzle à l'intérieur de soi.

Vous vous êtes blessée quelques jours avant de présenter votre solo, vendredi 14 janvier, au Théâtre d'Orléans. Comment gérez-vous les blessures ?

Il faut être physiquement très aligné pour le port d'objets sur la tête. Cet accident m'a permis une connaissance de moi plus fine, comme auparavant, lorsque j'ai été opérée d'un ménisque. Il m'a aussi montré que je n'étais pas assez musclée au niveau des paravertébraux. Je travaille là-dessus. A la différence de ma pratique du sport qui contraint le corps, ma discipline oblige à une recherche musculaire organique. Curieusement, les radiographies montrent que j'ai un corps fait pour ma pratique : j'ai une raideur cervicale et le crâne plat. Au quotidien, je fais du gainage et je m'entraîne chaque jour, chez moi, à porter des objets, ne serait-ce qu'un livre ou une bûche.

Comment vivez-vous cette performance ?

Je suis dans une bulle de concentration. Je pilote de l'intérieur une narration schizophrénique. Je suis reliée par oreillette à la régie, d'où quelqu'un parfois me téléguide dans l'espace, car je vois flou avec les prothèses de visage. J'entends ma voix et la musique dans les oreilles. Après quelques représentations, j'ai trouvé le souffle de la pièce qui permet d'éloigner la panique. Faire reculer son angoisse est l'œuvre d'une vie.

Pour quelles raisons proposez-vous aux programmeurs un diptyque composé de votre solo, ainsi que celui créé parallèlement par Tsirihaka Harrivel et qui s'intitule « La Dimension d'après » ?

Nous travaillons ensemble depuis quinze ans. Le plus important pour nous est de conserver le lien que nous avons. Le système a tendance à dresser les artistes les uns contre les autres et à les comparer. Nous avons voulu devancer la comparaison. Nous avons deux visions, mais l'amour que nous avons l'un pour l'autre nous soutient.

Rosita Boisseau

CULTURE · SCÈNES

Sélections



Partage



Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons, deux solos magnétiques pour des corps en équilibre instable

Les artistes complices présentent en diptyque leurs spectacles « La Dimension d'après » et « Le Périmètre de Denver ».

Par Rosita Boisseau (Orléans)

Publié le 09 février 2022 à 14h00 · 🕒 Lecture 4 min.



« Le Périmètre de Denver », de et avec Vimala Pons. MAKOTO CHILL ÔKUBO

« Voilà. C'est la fin de ce que je peux proposer aujourd'hui », glisse Tsirihaka Harrivel en conclusion de *La Dimension d'après*, à l'affiche, vendredi 14 janvier, du Théâtre d'Orléans. Comme si, en écho à ce solo magnétique, il n'avait rien offert, ou si peu, et s'excusait presque de nous avoir donné rendez-vous. Et on a le ventre qui se serre devant le constat modeste d'un artiste embarqué dans une entreprise de reconstruction de soi qui n'est pas près de se terminer.

La Dimension d'après vient après une chute de huit mètres de haut, survenue le 4 octobre 2017, pendant Grande –, qu'il interprétait avec sa complice Vimala Pons. Son nouveau spectacle élargit la faille spatiotemporelle de cette vingt-huitième minute de l'accident, en rembobinant la machine physique et psychologique du choc, de la perplexité, de la peur, qu'il partage dans un journal intime spectaculaire.

Incrusté au sein d'un bloc blanc compact de machines en tous genres, l'homme-orchestre qu'est Harrivel parle au micro, active la musique et la vidéo, balance les accessoires et jaillit régulièrement telle une bille de son trou pour trouver l'issue de secours à son malaise. Il fait corps dans un grand tout vibrant et fébrile, dans une partition entièrement composée par lui, dont la minutie est sans cesse contrebalancée par sa tension profonde.

Seize kilos d'habits

La Dimension d'après est la face A de la production bicéphale des deux inséparables Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons. La gravité qui nervure ce spectacle auréole aussi celui de sa complice, *Le Périmètre de Denver*. Une face B dont le titre évoque en psychologie l'espace créé par le mensonge. Vimala Pons s'offre ici un grand plateau et une vitrine hétéroclite pour un solo niché entre une colonne grecque, un escalier sur pilotis, une sculpture de cartons... Et comme perdu au milieu, ce qui ressemble à un énorme paquet de femme est posé sur une chaise. Qui est-elle ? Comment va-t-elle se relever de ce qui ressemble à un affaissement irrémédiable, une prostration sans solution ?

Pendant quelques secondes avant le début de la pièce, le regard virevolte. On cherche la brune et brûlante Vimala Pons désespérément, avant de buter sur cette masse blonde abandonnée. Et c'est elle évidemment, méconnaissable, qui va bientôt surgir pour se livrer à ce fabuleux numéro dont elle est devenue la star : un strip-tease de vingt minutes mené tambour battant et en causant fort, avec sept énormes cailloux sur le crâne et seize kilos d'habits.

Cette prouesse irrésistible n'est que la première d'une série abattue pendant une heure trente par Vimala Pons. Seule en scène au milieu d'une galerie de personnages dont un hydrothérapeute canin et un agent de sécurité, encerclée de potentiels meurtriers, faux cadavres et autres fantômes, elle mène une enquête policière insoluble. On finira par se perdre dans les indices et reconstitutions, les jeux de rôles endossés par l'artiste, mais peu importe tant l'intense bizarrerie de la pièce nous entraîne dans le tunnel de son délire logique.

Kaléidoscope d'identités

Ça fait quoi d'habiter le corps des autres ? C'est la question que semble s'être posée Vimala Pons en imaginant *Le Périmètre de Denver*. Avant d'incarner les nombreux comparses du spectacle, elle décrit une démarche, une corpulence, qu'elle incorpore à grand renfort de couches de vêtements, de cagoules en latex, de faux culs... Homme ou femme, avec l'accent allemand ou italien, elle opère une transformation maximale sur le fil d'une performance théâtrale époustouflante. Jusqu'à sa voix trafiquée en direct qui surfe sur les états d'âme d'une humanité décousue.

Une vérité se love sous le mensonge : l'enveloppe vide qu'est le moi

La comédienne de cirque, dont on reconnaît le jeu de jambes somptueusement bancal sous les montagnes de fringues, émerge de cette succession de métamorphoses de plus en plus fluette, réduite à un porte-manteau. Elle étend *Le Périmètre de Denver* à sa propre personne pour devenir un avatar d'elle-

même dans ce kaléidoscope d'identités toutes plus étranges les unes que les autres. Volonté de disparition programmée dans cette nuée de travestissements qui la dévore ? Vimala Pons joue sa peau mais choisit de s'évanouir. Une vérité se love sous le mensonge : l'enveloppe vide qu'est le moi.

Dans ce contexte, le strip-tease, dont Vimala Pons a depuis longtemps liquidé les clichés en riant dans *Grande -*, prend une valeur existentielle augmentée. Mise à sac de postiches, de prothèses et membranes, l'effeuillage, parfois plus proche d'un arrachage, rappelle que le corps est aussi un costume et un déguisement et que la nudité n'a rien à voir avec être à poil.

Plus que jamais, Vimala Pons s'offre une épreuve de force. Ne reste d'elle, et c'est énorme, qu'une ligne de nerfs circulant sur scène, s'amusant à générer des courts-circuits en chantant. Artificielle frénétique, elle soutient le monde au gré d'une implacable relation à elle-même, ses limites physiques et mentales, son genre. Si le procédé s'use un peu au long du spectacle, cet éreintement par l'exploit entraîne une observation passionnée, une sidération émue et une seule envie : repartir sur les traces de Vimala Pons.

¶ *La Dimension d'après*, de Tsirihaka Harrivel. Au Centquatre, Paris 19^e. Du 11 au 20 février.

¶ *Le Périmètre de Denver*, de Vimala Pons. Au Centre Pompidou, Paris 4^e. Du 10 au 12 février. Puis, au Centquatre, Paris 19^e, du 16 au 26 février.

Rosita Boisseau (Orléans)

SCÈNES D'HIVER

15 JANVIER 2022

Libé

Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel Pièces à convictions

Masque d'Angela Merkel,
colonne dorique, Fiat
Panda, bouteille de poison...
Sur les plateaux de
l'abracadabrantique duo,
les objets racontent
beaucoup de la vie de leurs
auteurs. Déballage de bazar
pour «Libération».

Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel

Objets trouvés, amour éperdu

Lui a failli mourir à cause d'un jean et fut sauvé par une cuisine Ikea. Elle jette ou donne une chose par jour et n'y déroge jamais : hier encore, le bouchon d'une bouteille de très bon vin bue avec on ne sait qui et balancé dans la Loire comme on jette une capsule temporelle. Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons croient aux objets, à leur fonction rituelle et mimétique. De cette foi, ou disons de cette poésie d'âme, ils tirent des spectacles qui plongent le public dans le sac sans fond de Mary Poppins, cet abracadabrante cabas où s'accumulent et se stockent nos affects, lesquels prennent tous chez eux la forme de curieux totems : l'ego de Vimala, par exemple, glisse-t-elle, «*ce serait une frite en plastique géante, promotionnelle, avec une soufflerie à l'intérieur comme on en voit dans les entrées de ville*». Depuis longtemps déjà, lui s'accroche à des objets et elle en porte sur sa tête. Ça a commencé avec des mâts chinois à l'école pour Tsirihaka, par des balles pour Vimala. Puis, les agrès traditionnels du cirque sont devenus des objets familiers mis en scène dans de merveilleux futoirs à métaphores.

Ambivalence du mensonge

Tsirihaka Harrivel s'est mis à s'accrocher haut dans les airs à des portes, sièges ou vêtements du passé – «*c'était aussi l'idée de s'accrocher à l'enfance et de savoir la lâcher...*». Vimala Pons, elle, s'est mise à faire tenir en équilibre sur son crâne un invraisemblable micmac sentimental – dont, pour sa nouvelle pièce, une carcasse de Fiat Panda de 40 kilos. Du pouvoir métaphorique de leurs agrès, ils avaient d'ailleurs tiré une chanson : «*Tu t'accroches à quoi?*» répétait-il sur l'album *Victoire Chose* (2019), un disque tiré de leur géniale revue expérimentale de music-hall *Grande* (2016). Et elle chantait : «*Tu portes tous ces cons.*»

Plus liés que jamais malgré la fin de leur couple, les artistes créent deux spectacles où les objets, domestiques et chamaniques, occupent le rôle titre.

Par ÈVE BEAUVALLET
Photos ROMY ALIZÉE

Aujourd'hui, deux nouveaux spectacles viennent de sortir de leur chapeau, deux petits lapins blancs nommés *la Dimension d'après* (signé de lui) et *le Périmètre de Denver* (signé d'elle). Pour la première fois depuis leur rencontre, ils créent séparément mais connectés : les deux pièces, s'amuse-t-ils à rêver, fonctionnent comme la face A et la face B d'un même disque. Le spectacle de Tsirihaka parle de l'ambivalence de la chute (est-ce que chuter c'est forcément échouer?) et part de l'accident auquel il a survécu en 2017. La pièce de Vimala parle de l'ambivalence du mensonge (mentir, n'est-ce pas aussi la capacité de raconter des histoires?) et part d'un fait divers, un meurtre, advenu en 2008 dans un hôtel de thalassothérapie en Angleterre. Dans certains théâtres, les deux œuvres sont présentées lors d'une seule soirée, comme ici

au Centre dramatique national d'Orléans, où les artistes caressent chacun leur lapin dans une salle, et jouent pour l'autre le rôle de «*regard extérieur*».

«On a fait des libations»

Nous sommes le 6 janvier et nous n'avons pas encore vu les pièces. Alors les deux artistes commentent et légendent pour *Libé* les objets et accessoires qui les fondent. Assise face à eux sur l'un des plateaux de répétition, encerclée du visage en silicone d'Angela Merkel, d'un vieux synthé, d'une bouteille de poison, d'une colonne dorique, d'une carcasse de voiture et d'une tripotée d'histoires animistes qui racontent le lien indéfectible de Tsirihaka et Vimala, on pense spontanément aux *Choses* de Georges Perec, à l'endroit où est écrit par exemple : «*Ces objets si parfaitement domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tout temps créés à leur unique usage.*» Eux citent plutôt un artiste qui, d'ailleurs, leur ressemble un peu, Philippe Katerine : «*Les objets vivent plus longtemps que les hommes.*» La phrase a failli s'illustrer tragiquement pendant la création de *Grande*. Dans le spectacle, Tsirihaka Harrivel lançait plusieurs fois cette phrase, «*je tiens à quelqu'un*», puis il se laissait tracter à 8 mètres de haut au-dessus du sol en béton, suspendu à un jean. Un soir d'octobre 2017, le jean a rompu. Une seule et unique fois, l'accroche, prévue pour résister à 1 000 kilos, n'avait pas été enclenchée. «*Dans la salle, il y avait beaucoup de journalistes ce soir-là, et certains ont dit qu'il était tombé sur une bonbonne de gaz qui avait explosé! C'est génial, c'est pas vrai du tout!* se souvient Vimala Pons. *C'est une cuisine Ikea qu'on avait sur le plateau qui lui a sauvé la vie.*» La dernière fois que *Libé* les rencontrait, ils expliquaient avoir inventé **Suite page IV**



Vimala Pons et ses masques en silicone.



Tsirihaka Harrivel et son Doppelgänger.



TROIS OBJETS DE «LA DIMENSION D'APRÈS»

DOPPELGÄNGER

Tsirihaka Harrivel : «C'est un petit double de moi-même en latex, un mannequin qu'on peut enfiler comme un vêtement. Il est fabriqué de manière à faire face aux spectateurs quand moi je suis de dos. On a l'impression que c'est un nain et qu'il me porte. Il y a pas mal de mannequins de ce type dans la tradition foraine et son côté présentateur de music-hall, c'est aussi un clin d'œil au nain de *Twin Peaks*, une créature petite, fragile, dont on ne sait pas vraiment si elle aide.

Le spectacle *la Dimension d'après* rejoint l'événement de ma chute en 2017. A la base, je n'avais aucune envie d'en faire un sort. Des fois, je suis même un peu gêné d'en parler parce que la pièce parle de ça mais de plein d'autres choses. Mais c'est juste qu'après cet événement j'ai passé beaucoup de temps à me demander pourquoi j'étais tombé, alors qu'en fait il y avait plein de signes. Avec cette expérience, j'ai rencontré une autre partie de moi qui m'a aussi aidé à comprendre que je n'étais pas tombé par hasard et que je n'étais pas tombé sur n'importe quoi. En tout cas c'étaient des questions que j'ai aimé me poser. La pièce, donc, c'est une variation sur la chute mais aussi sur les états traversés pendant une chute d'une demi-seconde. J'en ai dénombré dix, que j'étire sur une heure de spectacle. Par exemple : trouver une issue, trouver une porte de sortie pour ne pas atterrir sur le béton. Et par exemple, rencontrer son double avant de mourir, se croiser soi-même. Donc, il y a ce jumeau sur scène, accroché à moi, qui m'aide.»

SYNTHÉ DES ANNÉES 80

T.H. : «C'est un Programmer 24, qui a exactement l'âge de Vimala, née en 1983. On l'utilisait beaucoup au moment de l'italo disco. Aujourd'hui, avec le revival du synthé analogique, c'est devenu assez chic alors qu'à la base, c'était très cheap. Je l'ai acheté quand j'ai commencé la création du spectacle, ça me semblait bien d'avoir un nouvel outil. T'as tout dedans, tu peux jouer pour les mariages et il y a des choses qui sont déjà créées dessus, en preset, sur lesquelles tu peux aussi divaguer. C'est marrant, il est tombé il y a deux semaines lui aussi, et maintenant il a une touche cassée, comme une dent.»

ARMOIRE À PHARMACIE MUSICALE

T.H. : «Dans la pièce, je joue de la musique avec, les portes sont connectées de façon à actionner des notes et à jouer toute seule. *La Dimension d'après*, ça parle quand même de quelqu'un qui chute et d'une histoire de rémission, alors je trouve ça beau que, d'un objet qui évoque quelque chose de malheureux, puisse sortir un chant.»

Recueilli par **É.B.**

Suite de la page II un rituel en versant du rhum sur leurs objets, avant de remonter à nouveau en scène, seulement deux mois après l'accident. «*Oui on a fait des libations.*» Le jean, lui, est un des seuls objets que Vimala ne pourra jamais jeter. «*Carrément pas, non... Il reste dans notre atelier.*»

La revue de music-hall *Grande* était une merveille perécienne déployée sous forme de tâches et de listes à accomplir, recensant l'ensemble des rôles, élans et renoncements qui rythmèrent la vie d'un couple. Ça parlait (entre autres) de la fin du leur, advenue pendant cette création. Ils avaient continué, déversant sur le plateau un bazar d'objets à eux – beaucoup d'objets appartenant à Tsirihaka petit ou à la mère de Vimala, aujourd'hui disparue. Depuis, ils cherchent ensemble «*une autre manière de s'aimer pour toujours.*». Ne surtout pas détruire le duo. Plutôt le reconfigurer. Et c'est précisément l'opération que Vimala exerce aujourd'hui avec les objets du *Périmètre de Denver*: «*Au départ, je voulais que tous les objets explosent sur le*

plateau. Mais on n'y est pas arrivé, c'était trop cher et c'était pas malin. Et puis je me suis dit que c'est comme dans la vie: il ne faut pas détruire ce qu'on est pour avancer, il faut déconstruire.» C'est parfois douloureux. A quelques jours des premières représentations de sa pièce au Centre dramatique national d'Orléans, Vimala Pons s'est blessée au cou et porte une minerve. Tsirihaka: «*Elle s'est blessée à la même vertèbre que moi quand je suis tombé en 2017.*» Ils baissent les yeux en souriant, amoureux de cette idée. ◆

LE PÉRIMÈTRE DE DENVER de VIMALA PONS, les 1^{er} et 2 février à Chambéry, du 10 au 12 février au centre Pompidou à Paris, du 16 au 26 février au CentQuatre à Paris, du 9 au 13 mars à Poitiers et en tournée.
LA DIMENSION D'APRÈS de TSIRIHAKA HARRIVEL, les 2 et 3 à Chambéry, du 8 au 20 février au CentQuatre (festival Les Singulier.e.s), le 30 mars à Rezé, le 5 avril à Lille.

TROIS OBJETS DU «PÉRIMÈTRE DE DENVER»

ESCALIER DE PAVILLON

Vimala Pons: «*Le Périmètre de Denver, ça désigne l'espace fictif qui se crée quand on commence à mentir. Je voulais aborder cette question du mensonge et de la fabulation, mais quand je dis "mensonge", ça peut être de petits mensonges indolores comme on en invente tous, quand on dit "je suis là*

dans trois minutes" alors qu'on sait qu'on en prendra treize. Moi, plus jeune, quand mes parents étaient au rez-de-chaussée et me criaient "à table!" pour la énième fois, je répondais, depuis mon étage: "Quoi? J'ai pas entendu!" Je suis partie de cette manière qu'on a de créer sciemment

de la mécommunication. J'ai grandi à Colombes, dans le 92, dans un pavillon et j'ai reconstitué l'escalier qui, pour moi, symbolise ça. Je le porte sur ma tête en décalé avec un seau de sable pour faire contrepoids. Le tout posé sur un livre de Jean-Paul Sartre. Et le seau se vide au fur et à mesure.»

BOUTEILLE DE POISON

V.P.: «*Depuis que je suis petite, j'adore les histoires policières. J'ai lu tout Arsène Lupin, tout Agatha Christie et j'adore Colombo. Colombo a un rapport aux objets hyper intéressant, il demande toujours après un meurtre: "Qu'est-ce qui a bougé? Qu'est-ce qui est là et qui n'était pas là avant? Où est ce qui a disparu?" En revoquant deux fois toutes les saisons de Colombo pour la création du *Périmètre de Denver*, je me suis rendu compte que ce*

sont toujours les objets qui coïncident les gens. Les pièces à conviction, quoi. Ça m'intéressait donc de jouer avec des accessoires tout petits comme la bouteille de poison et que ce soit eux qui incriminent, alors que, parallèlement, je porte des accessoires énormes sur la tête (j'incarne tous les personnages de l'intrigue, qui ont tous des physiques très différents et des accessoires qui représentent le moment de leur vie où ils ont commencé à mentir.)»

FIAT PANDA

V.P.: «*Petite, je me déplaçais beaucoup dans des Fiat Panda et dans la pièce, un des personnages appelé à témoigner dans l'enquête pour meurtre en porte une sur la tête. C'est l'histoire d'une femme qui n'arrive pas à quitter sa ville, mais qui explique que rien que*

de comprendre ça, c'est déjà pour elle un voyage. C'est une chanson que j'ai écrite pile au moment où on n'arrivait à rien. On était dans les ateliers de décor de Nanterre et la voiture, ça ne marchait pas du tout, on n'arrivait pas à la rendre suffisamment légère pour que

je la porte sur ma tête. Dans le travail avec Tsirihaka, c'est arrivé plusieurs fois que l'on construise notre écriture à partir de l'échec de nos envies initiales. On a vite choisi d'écrire ça plutôt que de se cramponner aux fantasmes qui ne marchent pas.»

LES OBJETS À TOUS LES DEUX

V.P.: «*L'objet qui nous lie? C'est de s'aimer toute la vie. Mais c'est pas un objet alors je dirais un anneau. On a chacun le même anneau.»*

T.H.: «*On a aussi les pédales [pour la musicale, ndr]. Chacune la nôtre. On les appelle "le territoire de l'accord". C'est marqué dessus.»*

V.P.: «*C'est pour nous accorder. Accorder nos synthés.»*

T.H.: «*Et aussi pour se mettre d'accord. Sur Grande, c'était l'article 1 de notre règle de création, règles qui s'appelaient "mission géniale". Oui, rester en accord pour s'aimer toute notre vie.»*

Recueilli par ÈVE BEAUVALLÉ

Accueil / Culture

Spectacle

Avec «Périmètre de Denver», Vimala Pons entre en jeu de pistes

Article réservé aux abonnés

Six ans après le succès de «Grande», le premier spectacle en solo de l'artiste renouvelle avec habileté le paradoxe du menteur.



Vimala Pons est seule sur scène, ce qu'on a du mal à croire. (Makoto Chill Ôkubo)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 13 février 2022 à 23h59

C'est une petite silhouette volumineuse avec des jambes très fines et un peu écartées, des lunettes de soleil, un bonnet sur la tête, façon Zouc. Le public ne la perçoit pas immédiatement, quand il s'installe, se salue, analyse l'hétéroclisme des objets sur scène, l'escalier qui ne mène pour l'instant nulle part, la colonne grecque en stuc qui provoque des réminiscences, mais aussi ce qu'on prend à tort pour un genre de théâtre de marionnettes en plastique sans compter une sculpture monumentale, composée de plusieurs gigantesques galets disposés les uns sur les autres, très années 70. L'ensemble pourrait former un paysage de terrain vague : les objets ou monuments sont tous étrangement en suspens, comme dans le vide, pas complètement terminés ou déjà en partie détruits.

Jambes frêles

Sur un mini-écran à peu près de la taille de ceux qui indiquent la sortie, se déroulent quelques phrases factuelles. *«Un homme de 57 ans a été assassiné.»* Ou encore : *«On a retrouvé des traces de poison dans le sang.»* Il y a du jeu de piste dans cette affaire onirique et policière qui ne demande pas à être réglée. La petite silhouette se lève, elle marche difficilement, son visage nous est familier, on ne sait où se dissimule Vimala Pons dans cet être, et on ne reconnaît pas non plus tout de suite celle qui sera nommée par la suite Angela (Merkel), et qui place la sculpture comme si de rien n'était sur sa tête, tandis que sa voix résonne curieusement : *«Je porte ma carrière sur la tête. C'est très lourd.»*

Une peur étreint qui ne tient pas uniquement à l'exploit d'équilibriste, ni à ce que les prises de risques ne sont pas feintes, jambes frêles qui basculent de droite à gauche, sous les pierres (vraies ou fausses) bien plus hautes que sa taille. Il n'y a pas que sa carrière que cette femme porte sur la tête, tandis qu'elle entame l'épluchage des couches et sous-couches, et sous-sous-couches dans un fabuleux strip-tease, mixte entre la matriochka et l'oignon. Des femmes se découvrent. Elles se découvrent à l'identique, formes de plus en plus fines, tandis qu'Angela poursuit son soliloque : *«On devrait pouvoir changer de nom après chaque expérience importante.»*

Cadavres de vêtements

Changer de nom, changer de corps, faire varier à l'infini les identités, tout en arrêtant son geste comme dans un kaléidoscope : Vimala Pons est seule sur scène, ce qu'on a du mal à croire, entourée de toutes les ruines des identités qui vacillent et explosent tout le long, cadavres de vêtements qui roulent à terre, à la manière de phrases qui reviennent dans un ressac sonore : *«J'adore ma conseillère d'orientation. Elle me désoriente constamment.»* Les obstacles se potentialisent à la manière des contes et légendes, Hercule, Ariane et maintenant Vimala qui seraient plongés non dans les écuries d'Augias ou un fameux labyrinthe, mais dans un centre de thalassothérapie où l'on rencontrera notamment un hydrothérapeute pour chien.

Le «périmètre de Denver» est cette zone, nous explique le programme de salle, qui se déploie dans le cerveau quand on ment. Mais on n'est pas obligé de croire Vimala Pons, qui renouvelle ainsi le paradoxe du menteur. L'habileté, la technique, la force nécessaires aux exploits physiques sont constamment contrebalancées par une émotion à laquelle il est difficile de résister : *«L'amour, c'est faire grandir en soi-même quelque chose qui protège l'autre personne de soi-même»*, dit l'un des alter ego de Vimala Pons, dans ce premier spectacle en solo, six ans après le succès de *Grande* en 2016 avec Tsirihaka Harrivel, qui présente de son côté *la Dimension d'après*, lui aussi au CentQuatre jusqu'au 20 février.

Le périmètre de Denver, conçu et joué par Vimala Pons, du 16 au 26 février au CentQuatre à Paris, puis grande tournée.

VIMALA PONS, UN POIDS LOURD DU SPECTACLE

Cherchez Vimala Pons. On annonce que l'actrice et circassienne donne avec *Le Périmètre de Denver* un spectacle en solo. Or, sur la scène, au lieu de la jeune brune qui s'est fait la spécialité de porter d'énormes objets sur la tête, on ne voit qu'une grosse femme assise sur un banc. Une grosse femme blonde engoncée dans un manteau noir. Elle prend la parole. C'est une passionnée de minéraux, elle évoque le poids qui pèse sur elle et, joignant le geste à la parole, charge sur sa tête un empilement de sept grosses pierres d'un poids total de 15 kg.

En dansant d'un pied sur l'autre pour qu'elles tiennent en équilibre, elle commence un étonnant strip-tease. Volent des dizaines de pardessus noirs, de pantalons, de bustiers, de soutiens-gorge. Seize kilos de vêtements en

tout. Tout en s'effeuillant avec ses monolithes en équilibre sur la tête, elle monologue avec l'accent allemand pendant dix bonnes minutes. Cette femme qui porte si lourd est Angela, chancelière de son métier. Elle revient sur certains épisodes de sa biographie et sur le drame dans lequel elle se trouve impliquée. Dans cette station thermale que l'on croirait sortie d'un roman de Kundera, un meurtre a eu lieu. Avec l'iPad, le revolver, le poison? Démarre une partie de Cluedo grandeur nature.

Vimala Pons, nue comme un ver, couche M^{me} Merkel sur scène: quand on se démasque, on n'est plus grand-chose, juste un visage et un costume inerte. Elle endosse ensuite un autre personnage: hydrothérapeute canin, chef de la sécurité, assureur, retraitée,

tous suspects, dont elle dit le monologue avec des accents divers. Elle les campe à grand renfort de masques, de vêtements, de chairs postiches qu'elle plaque sur ses muscles pour définir les formes d'un autre protagoniste. Chaque fois, elle les habite et les confronte à d'autres objets à porter.

Jeux improbables

C'est tout le sel de cette comédie policière qui surfe sur le « périmètre de Denver ». Selon cette théorie, le réel n'est qu'un fil mince sur lequel on brode. Le mensonge, un dérapage qui permet d'exister. À cette aune, la logique de l'intrigue policière se floute. Le plausible n'est qu'un fétu de paille. L'incertitude domine, qui ouvre des jeux improbables. Vimala Pons en renforce la démonstration, portant sur sa tête des

objets énormes (table de 12 kg, escalier de 15 kg, voiture de 34 kg).

Tout ce qui est réel n'est pas rationnel, lorsqu'on est aux prises avec cette artiste décapante qui se vante d'avoir un crâne plat et une raideur des cervicales. Une heure trente d'affilée, elle se jette dans son *Périmètre de Denver* comme on plonge dans une arène. Le corps tendu, la parole emportée dans une mécanique fantasque, la nuque invraisemblablement athlétique, l'absurde et la surprise en guise de poétique. Et son délire - qui pourrait entrer dans le livre des records - subjugue. ■ **A. B.**
Le Périmètre de Denver, les 9, 10, 12, 13 mars à Poitiers (86), les 22, 23, 24 mars à Nantes (44), les 30 et 31 mars à Bruxelles, le 8 avril à Val-de-Reuil (27), les 2 et 13 avril à Annecy (74), les 5 et 6 mai à La Rochelle (17), les 17, 18, 20, 21 mai à Grenoble (38).



#Théâtre #Cirque #Punk

Le théâtre non identifié de Vimala Pons & Tsirihaka Harrivel | Tracks | ARTE

5335 vues · 17 févr. 2022



170



JE N'AIME PAS



PARTAGER



ENREGISTRER



DESCRIPTION



(Voir l'émission)



TRACKS - ARTE ✓

162 k abonnés

S'ABONNER

En 2017, Tracks rencontre les artistes Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel lors de leur spectacle Grande -.

En convoquant les arts du cirque, la jubilation foutraque du music-hall et les questions existentielles, Grande - révolutionne le théâtre contemporain.

Aujourd'hui en solo, avec leurs spectacles respectifs "Le Périmètre de Denver" et "La Dimension d'après", Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel poursuivent leur exploration d'un nouveau langage pour la scène... et pour la vie !

#Théâtre #Cirque #Punk

SITE WEB : <http://www.arte.tv/tracks>

Abonnez-vous !

YOUTUBE : <https://www.youtube.com/user/TracksAR...>

FACEBOOK : <http://facebook.com/tracksarte>

TWITTER : http://twitter.com/tracks_ARTE

INSTAGRAM : <https://www.instagram.com/artetracks/>

Une émission d'ARTE, produite par Program33

MOINS

PRESCRIPTION CULTURE

Le Périmètre de Denver, petits meurtres en thalasso

Théâtre Actrice protéiforme, performeuse, Vimala Pons se métamorphose à vue dans ce néopolar où il est difficile de démêler le vrai du faux, la vérité du mensonge.

Publié le Lundi 21 Février 2022 - [Marie-José Sirach](#)



Un décor aux couleurs froides parsemé d'éléments disparates, une horloge géante qui affiche un décompte – celui de l'heure du crime –, des portes battantes qui s'ouvrent et se ferment sans rien révéler. Nous sommes dans un des hôtels de thalassothérapie les plus chics de Brighton où une clientèle très VIP se presse pour se ressourcer...

Un meurtre, sept témoins. Parmi eux, le (ou la) meurtrier(e). Tour à tour, chacun va raconter la scène de son point de vue. Chaque témoignage fait bouger les lignes d'une reconstitution qui évolue, se contredit ou s'enrichit. Chaque témoin parle dans un micro. Leur voix, amplifiée, semble s'adresser à un enquêteur aussi mutique qu'invisible. Qui ment ? Qui dit la vérité ?

En théorie, *le Périmètre de Denver* est un espace qui se crée par le mensonge, qui déclenche un processus spatio-temporal aussi mouvant qu'incertain. Un mensonge en entraîne un autre, sachant qu'il y a toujours une part de vérité dans le mensonge... Dans la pratique qui, chez Vimala Pons, tient du cirque et de la performance, c'est l'art de se métamorphoser, de créer des illusions d'optique par des transformations corporelles et vocales, et de nous laisser croire que ce que l'on voit est la vérité. Ou pas. Seule en scène, elle impressionne par son agilité, son jeu d'une extrême précision où chaque geste, chaque mouvement a son importance. Il faut dire qu'elle va porter, à bout de bras ou sur la tête, tous les éléments disséminés sur le plateau et qui caractérisent chacun des témoins. Ainsi « *le poids de la carrière* » d'Angela, qui ne jure que par le dalaï lama et sa conseillère d'orientation, première des témoins à s'exprimer avec un fort accent allemand. Carrière symbolisée par un amoncellement de pierres mal ficelées qu'elle va porter sur sa tête. Angela parle vite, bouffe les mots, et il nous faut un certain temps avant de la reconnaître, dans sa longue doudoune noire matelassée, épaisse... Angela Merkel, mais c'est bien sûr !

Sept fois, ne dit-on pas qu'il faut tourner sept fois la langue dans sa bouche, sept fois donc, le visage moulé dans un masque en silicone pour chaque personnage, habillée en costume-cravate ou blouse d'infirmier, Vimala Pons va endosser tous les rôles, au propre comme au figuré, faire voler table de conférence et chaises de bureau, voiture et escalier en briques... Performeuse hors pair, ses transformations et autres aphorismes énoncés avec un sérieux désarmant font pencher le spectacle dans un escape game ludique. Il souffle un brin de folie et de légèreté qui tranche avec la noirceur ambiante. Même si les cadavres s'amoncellent sur le plateau, sa contre-enquête, rondement menée, permet à Vimala Pons de repousser les limites et de renouveler cet art ancestral qu'est le cirque. M.-J. S.

Créé le 14 février au CDN d'Orléans, le spectacle s'est joué du 10 au 12 février au Centre Pompidou. Tournée : du 16 au 26 février au Centquatre-Paris ; du 9 au 13 mars au TAP, Poitiers ; du 22 au 24 mars au Lieu unique, Nantes ; le 8 avril au Théâtre de l'Arsenal, Val-de-Reuil (festival Spring) ; les 13 et 14 avril à Bonlieu, Annecy ; les 5 et 6 mai à la Coursive, La Rochelle ; du 17 au 21 mai à la MC2, Grenoble.

Vimala Pons : “J’ai décidé d’avoir envie de tout, tout le temps, avec tout le monde, pour toujours”

par caroleboinet
Publié le 17 mars 2022 à 16h05
Mis à jour le 17 mars 2022 à 16h05



DFW/Actu/Le Monde

Après avoir présenté son excellent spectacle, “Le Périmètre de Denver” au Centre Pompidou puis au 104, Vimala Pons part avec lui en tournée, et sort un livre-audio sur le label de Rebeka Warrior, WARRIORECORDS. L’occasion d’un grand entretien avec cette circassienne, actrice et metteuse en scène débordante de créativité.

On gardera très longtemps l’image de Vimala Pons grimée en Angela Merkel, portant une colonne de pierres sur sa tête, tout en retirant ses habits, couche après couche, dans une valse vestimentaire infinie, avant de finir nue sur scène. L’image exprimait la force et la faiblesse, le trop-plein de paroles et de couches, le mensonge et l’artifice, la vérité et le poids de la vie. L’humour, aussi. Son spectacle, *Le Périmètre de Denver* – expression inventée par ses soins désignant “un espace d’incertitude créé par un mensonge” – est une merveille d’écriture scénique, foisonnant et pourtant lisible, facétieux et singulier, déstabilisant et physique. Dans la foulée, l’actrice, circassienne et metteuse en scène sort un livre-audio sous forme d’EP sur le label de Rebeka Warrior (Mansfield. TYA, Sexy Sushi...), WARRIORECORDS, baptisé *Eusapia Klane*. Sa voix grave, “volontairement sensuelle”, dit-elle, narre une histoire surréaliste de vieille femme et de road-trip. On n’y comprend pas tout et c’est très bien ainsi.

Nous la retrouvons dans un café qu’elle fréquente assidûment compte tenu de la familiarité avec le patron, non loin des Buttes-Chaumont. Vimala Pons est une équilibriste en quête de déséquilibre pour mieux se rééquilibrer.

Dans ton spectacle, *Le Périmètre de Denver*, tu portes plein de choses sur votre tête – des pierres, une voiture... D’où vient cette quête d’équilibre ?

Vimala Pons- L'équilibre est une notion propre au cirque. J'utilise la notion d'équilibre afin de me poser des questions philosophiques. C'est pour cette raison que le cirque parle de 8 à 98 ans, car il soulève des questions philosophiques comme : "Pourquoi ça tombe ?", "pourquoi je marche ?" Tirer les fils de ces questions simples mais fondamentales permet de se demander ce qu'est le déséquilibre dans sa propre vie. Mentir, c'est aussi rééquilibrer le réel dans ce qu'il a d'insatisfaisant. Les émotions sont des déséquilibres internes qui peuvent être très violents. Qu'est-ce que c'est qu'être déséquilibré mentalement ? Qu'est-ce qu'on porte et supporte dans la vie ? C'est quoi se tenir ? C'est quoi porter un amour, un discours ? Ma discipline s'est décalée vers l'idée de porteuse-équilibriste. On dit souvent aux filles : "je vais t'aider à le porter", mais moi je trouve ça super de connaître le poids de ses désirs. Porter sa valise pour partir en vacances, c'est mesurer le poids de son désir d'aller en vacances justement.

Il y a un tableau de Basquiat qui m'a marquée. Ce sont deux bonhommes qui portent un canapé et au-dessus il a écrit "idéal". Comme s'ils portaient leur idéal... qui serait un canapé ! Je ne sais pas très bien ce qu'il a voulu dire, mais ça m'a beaucoup parlé. C'est comme les névroses ou les obsessions. On ne sait pas toujours très bien pourquoi on veut plutôt taper sur une batterie ou souffler dans un saxophone. Quand tu y penses, tu vois que ça correspond souvent à ton inconscient et tu essaies de comprendre pourquoi tu es obsédé par ça. J'essaie de construire la narration là-dessus. Ces objets que les personnages portent dans le spectacle fonctionnent aussi comme des souvenirs, ou des pensées, comme les bulles dans les bandes dessinées. Quel poids font nos souvenirs ? Comment doit-on les déconstruire pour avancer ? Pardon, je parle à 300 000 à l'heure, non ? (*Rires*)

Comment et quand as-tu commencé à porter des choses sur ta tête ?

À 24 ans, à l'école du cirque avec une balle. Très vite, je me suis dit que le côté abstrait des agrès du cirque n'allait pas me servir à me projeter dans une fiction, n'était pas assez parlant. L'abstrait peut être parlant, bien sûr, mais je ne me voyais pas aller dans cette direction. Il n'y a pas assez de hors-champ. Les objets du quotidien sont alors arrivés très vite. Comme chez Maguy Marin, en danse, où l'accessoire est une grammaire. Il permet de raconter des choses.

Comment en arrive-t-on à porter une voiture de 28 kg sur sa tête ?

En yoga, quand on demande aux gens de se mettre sur la tête c'est un peu la même chose... Tu portes ton poids même si, c'est vrai, tu as tes mains appuyées au sol. On est très fort comme ça. Ce que je pratique n'est pas une spécialité de cirque, mais un moyen de transport. Tu as moins besoin de force quand tu es aligné. Il faut s'entraîner un peu, mais en Asie, en Afrique, il y a beaucoup de femmes qui portent les choses de cette manière. Il y a aussi des hommes, par exemple sur les plateaux de la cordillère des Andes.

“Regarder ce qui change dans ce qui ne change pas m’a soignée parfois. Ça me fait du bien.”

Cherches-tu à te débarrasser du poids des souvenirs ou te nourrissent-ils ?

Les souvenirs nourrissent beaucoup. Même la pièce est truffée de choses un peu autobiographico-patinés – pour qu’on ne les reconnaisse pas en tant que souvenirs. Le ressassement et l’obsession sont très présents dans ma vie. Avec leur vertu qui est la création. Ils me permettent de me concentrer et d’épuiser une matière jusqu’à en tirer son essence. Ils permettent l’écriture. Le côté naze, c’est la rumination. La répétition n’est pas loin dans nos métiers. Tu entends quinze fois la même musique, tu vois 40 000 fois la même image en montage, tu redis 90 000 fois les mêmes mots. Regarder ce qui change dans ce qui ne change pas m’a soignée parfois. Ça me fait du bien.

Quelles sont ces obsessions ?

Là tu en as vu une majeure : j’ai besoin de porter des choses sur ma tête. J’ai besoin d’être dans une sensation d’équilibre ou de déséquilibre. C’est de la méditation active. Ça calme mon éparpillement mental. Tu reviens à une chose essentielle : tenir en équilibre quelque chose. Ça place ta respiration au bon endroit. J’aime le défi. C’est un moteur, une drogue très forte. Je n’ai pas la maturité de me satisfaire des choses ténues, simples. Je suis plutôt dans la surenchère du défi. Quand j’ai découvert Anne Clark il y a quelques mois, ainsi que le dernier album de Kate Bush, *50 Words for Snow*, je les ai passés en boucle du matin au soir. J’aime épuiser les choses. Je peux manger 400 fois le même plat, revenir tout le temps dans le même café. Mais mentalement, je m’éparpille. Il faut savoir où placer le cadre pour te tenir droite.

Comment tu te cadres ?

J’ai décidé que j’avais envie de tout, tout le temps, avec tout le monde, maintenant, pour toujours. (*Rires*) Le mauvais éparpillement a été de ne pas l’accepter. Le jour où j’ai accepté de tout vouloir, tout le temps avec tout le monde, ça m’a fait du bien. J’ai travaillé à ce que ce soit possible et transmissible aux autres. Dans *Le Périmètre de Denver* par exemple, j’ai voulu écrire une histoire policière car il y a quelque chose de pop là-dedans, dans le fait de raconter des histoires, de construire des fictions assumées, alors que les contours de la réalité sont hyper flous à l’heure actuelle... Les catharsis assumées font du bien, les vraies histoires fictionnelles ! Je suis fan de *Colombo*. J’ai regardé deux fois l’intégralité de la série. Je voulais aussi une grande physicalité, je voulais que la musique soit interpénétrée avec la façon de dire le texte. Je voulais aussi qu’il y ait un mode sculptural, et du mouvement qui ne soit pas de la danse. Je me suis dit “*je vais faire tout ça !*”, je voulais aussi un truc poétique, où des gens racontent des trucs de vie, comme chez un psy.

J'adore quand, dans certains films, une phrase te percute en plein cœur et te porte pendant des semaines. J'ai pris du temps pour tout écrire par couches et ensuite ajuster. Parfois ça s'est mal passé. À un moment j'ai compris que je n'aurais pas l'histoire policière comme au cinéma où tu dis tout en quelques plans. Au théâtre, c'est un texte comme ça (*elle mime un texte long*) avec des descriptions et des didascalies. Au cinéma, en cinq secondes, tout le monde a compris qu'il avait mis le poison dans le verre. Donc je me suis dit que j'allais faire quelque chose d'ouvert, avec une trame, mais que chacun comprendra comme il ou elle le souhaitera et sortira avec son Cluedo. C'est plus psychédélique qu'une histoire cartésienne. Dans *Rashōmon* de Kurosawa, chacun a sa version. On ne sait pas bien ce qui est vrai ou faux.

Tu as également l'air obsédé par le mensonge, qui est au cœur de ton spectacle.

Créer des histoires fait de nous des êtres d'humains. Nous nous rassemblons sur des mythes et des symboles. C'est précieux et ça a à voir avec le fait de mentir et à la fois pas du tout grâce au pacte fictionnel. L'histoire commence par "*il était une fois*". On peut donc s'y projeter sans crainte. Alors que dans le mensonge, le pacte est flou. Moi, je pratiquais le mensonge pour rééquilibrer des endroits de moi-même qui ne me satisfaisaient pas, comme le fait d'être en retard. Quand on séduit quelqu'un, au départ on lui présente toujours la meilleure version de nous-même, puis ça s'effondre ! C'est de la démagogie cognitive, ou de séduction. Tu donnes à la personne ce qu'elle attend de toi. Je me suis dit que c'était quand même politique. En amour, en amitié, en famille, en politique, quand quelqu'un te dit quelque chose de faux, c'est très compliqué... Car la parole a un pouvoir performatif.

Pourquoi sortir ce livre-audio, *Eusapia Klane*, qui entre dans l'univers du spectacle en suivant l'un de ses personnages, mais possède sa vie propre ?

Pour *Le Périmètre de Denver*, j'ai commencé par construire les objets. C'était la première couche. Je veux porter ci et ça, tel déséquilibre, telle chose, varier les matières, les formes. Puis il y a eu le confinement. Tout a été arrêté. La poussière est tombée dessus. Je suis partie avec un sac. J'ai écrit cet EP qui parle de cette femme qui adore sa voiture mais qui n'ira jamais nulle part avec. Je ne voyais pas la connexion avec le spectacle au départ. Cette histoire est inspirée par *Crash* que je venais de découvrir, mais aussi Anne Clark, Laurie Anderson et les 120 000 films de Carpenter que je revisionnais. J'étais confinée avec Rebeka Warrior à qui j'empruntais le micro. J'ai aussi acheté un petit clavier Akai sur Internet, et j'ai écrit pour le spectacle mais loin de la réalité du plateau. Quand je suis revenue en résidence, j'ai reçu la première prothèse de visage, j'ai appuyé sur *play* sur le premier track de cet EP et j'ai fait du *play-back*. J'ai trouvé ça super de porter ce visage de vieille femme réalisé en prothèse, et de le coupler à cette voix que j'avais voulu hyper sensuelle. J'ai trouvé que faire rentrer des voix qui ne correspondent pas aux corps fonctionnait. Rebeka Warrior m'a invitée à le sortir sur son label WARRIORECORDS. Je ne le sentais pas au départ, mais je l'ai fait.

“Je me déplace mais je sais où est ma place”

Tu es donc, aussi, musicienne ?

C'est bien de ne pas quitter son art originel. Ça ne m'empêche pas de faire du son, de chanter, ou de coudre. Mais je tiens à ma formation qui est le jeu et le sport, le cirque. Tu peux habiter d'autres sphères, mais je maîtrise le cirque, pas la musique, où j'entretiens exprès un niveau un peu naze. Ça me permet de faire des choses intéressantes car c'est maladroit. Je le sais car les musiciens professionnels sont parfois touchés par ce que je fais mais parce que ça reste à cet endroit-là. Si je voulais progresser, ça mettrait dix ans à être convaincant. Quand la pluridisciplinarité est arrivée dans les années 1970-1980, elle a envoyé valser la technique, elle voulait casser ce truc classique qui exigeait de la technique dans l'expression artistique. Or, je fais un retour là-dessus : je me déplace mais je sais où est ma place.

Comment as-tu commencé ?

Vers 18-19 ans j'ai fait histoire de l'art à la Sorbonne. Je n'ai pas du tout aimé donc je suis partie en fac de cinéma à Saint-Denis. Je voulais être scénariste, présenter la Fémis. J'ai écrit un court métrage à 18 ans. J'ai intégré le cours Florent pour rencontrer des acteurs. Ce que j'ai fait. Je n'ai jamais dérushé ni monté ce court métrage, ce qui est hallucinant. Il faut que je le fasse. Je me suis fait prendre au jeu. L'aspect théorique, je trouvais ça super, mais j'ai beaucoup aimé jouer. Mes parents n'y croyaient pas trop... Enfin, personne n'a envie que sa fille soit actrice. Ma mère voulait que je sois conférencière et mon père genre tenniswoman. Je ne voulais pas qu'il le finance donc je suis allée au conservatoire, puis à l'école de cirque. Je ne connaissais rien au théâtre. C'était un coup de bol.

Tu venais d'un milieu créatif ?

Non. Ma mère était décoratrice d'intérieur, et mon père vendeur de programmes informatiques.

Sais-tu toujours ce que tu veux ?

Oui. J'adore tout écrire avant et ensuite qu'on teste. C'est agréable pour tes collaborateur-trices quand tu sais ce que tu veux, tout en restant ouverte à la proposition. Il vaut mieux dire “*ça c'est rouge*” et puis ensuite “*en fait c'est bleu !*” Que de dire “*je ne sais pas.. t'en penses quoi ?*” Car au fond, ce n'est pas très grave et c'est plus vivant.

C'est la confiance qui te permet de concrétiser une proposition ? Tu doutes parfois ?

Pas beaucoup. Quand je doute c'est un gouffre horrible et le seul moyen de s'en sortir, c'est le complexe de supériorité (*rires*) Et la répétition. Le doute ne construit pas toujours des choses bien, ça ne marche pas avec moi. Je préfère tirer dans tous les sens comme dans un western et dire “*nul, nul, nul, ça ok !*” et avancer ainsi. Je dis beaucoup “*j'essaie*” puis “*c'est de la merde*”. Mais c'est pas grave, je mets à la poubelle et j'essaie autre chose.

Comment as-tu rencontré Rebeka Warrior ?

Par sa petite amie, Pauline, qui nous a quitté-es et à qui l'album est dédié. On met toutes les deux vachement de temps en amitié. On a mis longtemps à accorder notre confiance... Maintenant c'est indéfectible. C'est quelqu'un d'extraordinaire, je l'adore.

Tes ami-es te permettent d'avancer aussi ?

Je trouve que c'est assez solitaire comme travail. J'ai pensé à l'inviter à des filages, mais je ne l'ai jamais fait. En revanche, le fait d'aller boire des cafés et de partager la difficulté de création, la remise en question, le doute, la baisse de confiance, la méthode de travail... Savoir comment se surprendre soi-même pour tirer le meilleur de soi-même. On échangeait pas mal. Ça aide plus que de confier des anecdotes. Ça a été un vrai soutien.

C'est la même chose avec Bertrand Mandico, réalisateur avec qui tu as tourné à plusieurs reprises, notamment dans *Les Garçons sauvages* (2017), et *After Blue* (2022) ?

On est plus sur des échanges de sources, de films, de références. Ou bien, on se redonne du courage en se disant que c'est important de persévérer quand on perd la foi. Quand tu la perds c'est très compliqué... Il n'y a que toi qui peux la retrouver, mais parfois prendre un café ou un verre avec un-e artiste qui a partagé les mêmes affres que toi est essentiel. Il suffit d'une phrase et tu repars plein d'énergie. J'ai rencontré ses films d'abord, avec Tsirihaka Harrivel, à la Villa Médicis, où nous avions notre première résidence d'écriture. Une pensionnaire de la villa, Elna Löwensohn (compagne de Bertrand Mandico, *ndlr*) présentait tous ses courts métrages. J'étais morte de rire. Je trouvais l'humour très particulier. Après, on a discuté. Elle nous a raconté que quand Bertrand Mandico l'a rencontrée, il lui a proposé de réaliser 21 films en 21 ans, pour la séduire. Ils le font ! Ils font un court par an. J'ai toujours été touchée par les couples créatifs, qu'ils soient frères, ami-es, amant-es, etc. Et j'aime la réalisation très visible, le fait d'assumer ce décalage de la réalité, ce poème visuel, très référencé. C'est important parce qu'il travaille comme un artisan. Il est cadreur de ses films. C'est rare de travailler de cette manière. Ce n'est pas que par fétichisme d'un ancien temps, ça m'a inspiré de tout faire en post-synchronisation, de dissocier les dialogues de l'image. Les Américains le font beaucoup, même à l'heure actuelle.

À quoi cela sert-il ?

Tu as une deuxième chance au jeu. Tu peux dissocier l'intensité de jeu que tu as à l'image de celle que tu as vocalement. Techniquement, j'ai trouvé ça passionnant. Il y a une proximité avec la voix qui est très intéressante et qui nous décolle un peu de cet héritage Nouvelle Vague dont on a largement soupé je trouve. Il y a un fétichisme d'un ancien temps, c'est sûr... Mais qui je pense est un amour du cinéma, une cinéphilie qui me touche beaucoup. C'est un bosseur incroyable Bertrand. Ses storyboards ressemblent à des bouquins d'aquarelles. C'est un vrai fabricant de films. Il sait faire des films. J'adore la technique, que ce soit savoir pleurer, ou faire une surimposition d'images. C'est beau de connaître les outils de ton art. Ça me touche. Je ne sais pas bien pourquoi.

Peut-être parce qu'il y a une vérité là-dedans ? Quelque chose de tangible dans la technique, dans la maîtrise d'un art...

Peut-être oui. J'ai du mal à savoir. C'est comme ça.

Quel est ton rapport quotidien à la musique ?

J'en écoute beaucoup. Le matin, depuis 7-8 ans, je mets de l'ambient japonaise qui me permet de ne pas me suicider. (*rires*) Beaucoup de musique classique aussi. J'ai découvert, il y a quelques années, qu'on pouvait découvrir de la musique (*rires*). C'est une nouvelle phase ! Je me suis mise à chercher sur Internet. Avant, j'écoutais ce qui me parvenait, ce que je connaissais. Là, d'un coup, je suis allée au-devant de ce que je ne connaissais pas. Je n'aime pas trop les vinyles, plutôt les CD. J'aime aussi écouter la radio. J'écoute des radios américaines, italiennes, argentines... Je mets aussi beaucoup de DVD que je branche sur la chaîne hi-fi, sans l'image. Je les écoute sans les regarder. Parfois, je connais donc mieux les films par le son. Quand je les revois, je décolle... J'avais imaginé un autre film ! Le dernier c'était *La Vie aquatique* de Wes Anderson. Je n'avais pas revu le film depuis cinq ans, mais je connaissais le son par cœur. Je pouvais faire le mouvement de porte avant que le personnage n'arrive...

Et Kate Bush aussi donc, dont tu parlais plus tôt ?

C'est son *Fifty Words for Snow*. C'est je crois son dernier album. Piano-voix, assez jazzy. J'étais assez déçue au début. On aurait dit un concert dans un hall d'hôtel Ibis Style. Comme elle est trop forte... retour aux instruments ! Piano à queue, violons, voix... Elle fait un morceau hyper long niveau format, avec sa voix super aiguë, très fragile, sa voix qui a vieilli. Elle écrit tellement bien. Il me porte depuis le mois de janvier. J'adore quand à la première écoute tu te dis "*c'est nul*", et en fait tu adores par la suite.

Trois-quatre accords qui m'ont donné une émotion. Et ses virages ! (*elle imite sa façon de chanter dans les aigus*)

Pour finir, il y a chez toi un certain jeu sur les stéréotypes de genre, que l'on retrouve dans ton spectacle. Comment as-tu pris conscience de la construction du masculin/féminin ?

Quand j'étais petite, j'ai eu mes règles tardivement. J'avais de la super-androgynie, donc j'ai eu un traitement hormonal pendant deux ans afin notamment de garantir que je puisse avoir des enfants... Avant ça, j'étais un garçon manqué. Je ne voulais pas du tout être une fille féminine. On m'appelait jeune homme. J'avais les cheveux courts, je m'habillais comme un garçon. Après le traitement, je suis devenue féminine dans un code genré : épilation des sourcils, cheveux qui poussent, attitudes de séduction, rapprochement des garçons. Je n'avais aucune conscience féministe. Si ma conscience féministe est advenue, c'est par le corps. Par une envie de ne pas être aidée, d'être aussi forte qu'eux, qu'on ne se pose plus la question de mon genre. J'ai vu des circassiennes faire des choses dont on ne les soupçonnait pas. C'est grâce aux rencontres que j'ai faites par la suite que j'ai pu mettre des mots sur ce combat qui a toujours été là de manière inconsciente, mais pas du tout intellectualisé. La représentation de la femme au cinéma par exemple... On avait une scène courte dans un film où on devait passer par-dessus une barrière. Le réalisateur me dit: "*je vais passer d'abord, ensuite je te tends la main*". J'ai refusé. Je pouvais passer la barrière mieux que lui. Il justifiait tout ça avec l'intrigue. Chez moi c'est du féminisme intuitif. Ça m'agaçait. Je n'aimais pas ce que ça disait

du personnage, ni de moi. Je me suis beaucoup battue pour beaucoup de détails comme ça. Comme la façon de boire une tasse de café. Je la tenais des deux mains. On me dit que ce n'est pas comme ça qu'on boit. Des discussions entières ont suivi... On me montrait comment "une fille" boit en tenant la tasse par l'anse, avec la main bien mise. Au cinéma, on se retranche beaucoup derrière la notion de personnage, donc on peut tout te faire gober. Mais en tant qu'actrices et acteurs on est très responsables des codes que lon fait passer.

Propos recueillis par Carole Boinet

Le Périmètre de Denver, les 22, 23, 24 mars à Nantes (Le Lieu Unique), les 30, 31 mars à Bruxelles (Halles de Schaerbeek), le 8 avril à Val-de-Reuil, Festival SPRING (Théâtre de l'Arsenal), les 13, 14 avril à Annecy (Bonlieu), les 5, 6 mai à La Rochelle (La Coursive) et les 17, 18, 20, 21 mai à Grenoble (MC2)

Eusapia Klane (WARRIORECORDS/Kythibong)

Vimala Pons

Arts & Scènes

🕒 4 MIN

Réserver : les spectacles à ne pas manquer en mars 2022 !
(partie 1)

par fabiennearvers
Publié le 2 mars 2022 à 11h22
Mis à jour le 4 mars 2022 à 17h10



↑
"Entre chien et loup" de Christiane Jatahy

Une sélection de spectacles à ne pas manquer ce mois-ci.

Entre chien et loup, un spectacle de Christiane Jatahy

Inspiré du film *Dogville* de Lars von Trier, le spectacle de Christiane Jatahy, découvert au dernier festival d'Avignon, arrive à l'Odéon – Théâtre de l'Europe (du 5 mars au 1^{er} avril) avec *Entre chien et loup*. Un spectacle qu'elle inscrit dans l'actualité de son pays (le Brésil) dirigé aujourd'hui par l'extrême droite, et questionne ouvertement le public sur le vivre-ensemble. Le conte cruel du cinéaste danois raconte le calvaire d'une étrangère ayant trouvé refuge dans une communauté. L'envie de s'intégrer l'amène à être progressivement asservie aux désirs des autres, et la volonté de s'en libérer la conduit à perpétrer un massacre. « *Le récit de Dogville est un prétexte pour évoquer une réalité brésilienne où la défiance envers l'autre ne cesse de grandir depuis l'arrivée au pouvoir de l'extrême droite avec l'élection de Jair Bolsonaro. À la violence du bain de sang final retenu par le réalisateur, je préfère une lecture politique de la situation pour m'interroger sur l'avenir en réfutant l'hypothèse d'une guerre civile.* »



Les Irresponsables, de Hermann Broch, mise en scène Aurélia Guillet

“*Regarde hier devenir demain/Avant même de s’être écoulé/Le paysage a une faille*“, écrit Hermann Broch dans *Voix 1933*, *Les Irresponsables* en 1933. Pour la metteuse en scène Aurélia Guillet, “*le roman dont sont tirés ces fragments brosse différents portraits de personnages qui se croisent au moment de la montée du nazisme, en Allemagne, dans l’entre-deux-guerres. À travers cet enchevêtrement de destins, Hermann Broch montre les forces irrationnelles qui se cachent derrière un vernis rationnel. Sans une once de didactisme, il écrit l’Histoire du point de vue de la réalité concrète des corps. Il reprend la question d’Holderlin ‘pourquoi écrire en temps de détresse ?’ et y répond dans un roman où lyrismes, pensées, ironie, tendresse et cruauté se côtoient.*“ La création de ce spectacle aujourd’hui (du 3 au 19 mars au TNP de Villeurbanne) prend une résonance particulièrement aigüe, de même, à n’en pas douter, que les archives visuelles et sonores des années 1930. Au cœur du roman et du spectacle, *Le Récit de la servante Zerline* fonctionne comme la chambre d’écho d’une “*constellation de personnages cristallisant la fascination morbide pour le fascisme*“.

Spring, festival des nouvelles formes de cirque en Normandie

Les deux dernières éditions de Spring furent annulées pour cause de Covid-19, mais en ce début mars 2022, le festival des nouvelles formes de cirque en Normandie est de retour du 3 mars au 10 avril aux deux pôles cirque de Normandie, La Brèche à Cherbourg et le Cirque-Théâtre d’Elbeuf. D’où une programmation proprement acrobatique avec seize créations privées de public pendant deux ans auxquelles s’ajoutent cinq spectacles récemment créés. Sous-titré *Cirque et objets*, *Objets de cirque*, Spring met à l’honneur l’évolution des écritures circassiennes contemporaines, notamment avec les suspensions de papier de *Pli* d’Inbal Ben Haim, *Searching for John* de Stefan Kinsman ou la vie d’un cow-boy retracée à travers les objets de sa cabane. Signalons encore *Le Périmètre de Denver* de Vimala Pons, *23 fragments de ces derniers jours* de Maroussia Diaz, sans oublier l’escale suisse du cycle cirque des cinq continents avec les créations de Mélissa Von Vépy (*L’aérien*, *causerie envolée* et *Les Flyings*), de Martin Zimmermann (*Danse Macabre*) et de Marc Oosterhoff (*Lab Rats*).

L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer, de Copi, mise en scène Thibaud Croisy

Entre Thibaud Croisy et Copi, c'est une vieille histoire qui mêle mises en scène des pièces de Copi, écriture sur son théâtre, ses dessins, ses manuscrits, la rencontre avec ses proches et sa collaboration avec les éditions Christian Bourgois qui ont initié en 2021 un cycle de rééditions des romans et pièces de théâtre de Copi. Sa création de *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* (du 2 au 4 mars à la Comédie de Clermont-Ferrand) coïncide avec la réédition de la pièce et des *Quatre jumelles*, avec une postface de Thibaud Croisy et de documents d'époque. Tout ça pour dire qu'on a affaire à un metteur en scène qui maîtrise son sujet ! *“La pièce est au cœur de mes questionnements sur le corps, la sexualité, confie-t-il à Clément Ribes, éditeur et ancien directeur éditorial de Christian Bourgois. (...) En fait, ce qui m'intéresse au théâtre, ce sont les rapports entre le corps et la langue. La manière dont la langue met le corps en mots ou échoue au contraire à dire ce que nous sentons. (...)*

L'Homosexuel, c'est une pièce sur ça justement. C'est l'histoire d'Irina, un personnage qui refuse d'entrer dans les mots. Face à elle, il y a Madre et Garbo, deux sorcières qui veulent à tout prix fixer l'identité.” Avec Helena De Laurens dans le rôle d'Irina, Frédéric Leidgens dans celui de Madre et Emmanuelle Lafon dans celui de Garbo, il réunit un formidable trio d'acteur-trices pour redonner corps à la langue explosive de Copi.

Festival Conversations

Noé Soulier et Marion Colléter signent la première édition du festival Conversations au CNDC d'Angers du 3 au 12 mars en proposant une cartographie de la scène actuelle : *“De l'exploration de la transe chez Mette Ingvartsen à la house dance jubilatoire d'Ousmane Sy et du groupe Paradox-Sal, du trouble provoqué par les personnages multiples réunis dans un même corps chez Marion Siéfert au plaisir de la rencontre des cultures et des gestuelles chez Rauf “RubberLegz” Yasit et Brigel Gjoka.”* Le nom donné au festival, Conversations, dit aussi la volonté de partager avec le public des ateliers, rencontres et débats avec les artistes invité-es. Noé Soulier inaugure Conversations avec *Passages*. À voir également *Man Rec + Wo-Man* d'Amala Dianor, *Une Maison* de Christian Rizzo, *La Nuit tombe quand elle veut* de Latifa Laâbissi et Marcelo Evelin ou *À bras le corps* de Dimitri Chamblas et Boris Charmatz.

La rédaction vous recommande

- “Les Singulier·e·s” et “Everybody”: le corps dans tous ses états
- “Dans la mesure de l'impossible”, Tiago Rodrigues s'engage pour l'humanitaire **Abonné**

Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel, duo singulier et pluriel, reviennent avec deux créations

par Philippe Noisette
Publié le 28 janvier 2022 à 9h00
Mis à jour le 28 janvier 2022 à 10h58



Le duo de performers se sépare, le temps d'un spectacle, pour mieux se retrouver. Rencontre.

En janvier 2017, on assistait, ébahi, au lancement d'une fusée spectaculaire : *Grande* de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel. Cinq ans plus tard, presque jour pour jour, la paire est là, assise avec nous au Centre dramatique national d'Orléans. La veille, les deux se partageaient les plateaux, elle avec *Le Périmètre de Denver*, lui avec *La Dimension d'après*.

“Nous sommes partis de Grande pour décentrer le tout avec ces formats différents. La pratique du cirque oblige à penser les images, à concevoir la musique”, s’amuse Harrivel. “Chacun a commencé l’écriture de sa création par le biais du son. J’ai commis une pièce radiophonique sur le spectacle que je voyais ! Cela a peut-être à voir avec cette prétention joyeuse du circassien, comme un spécialiste de ce qu’il ne sait pas faire. En fait, on choisit le plus simple de chaque pratique”, rebondit Pons.

Elle avoue ne pas avoir dormi de la nuit après la première de la veille. Strappée pour protéger ses cervicales, Vimala a fait le show, une sorte de cluedo métaphysique drôle et tendre à la fois. N'hésitant pas à porter une (fausse) voiture de 30 kilos sur la tête. *“En création, on est dans une bulle, protectrice. Pourtant, en décembre dernier, j’ai quasiment fait une dépression. Je voyais les concerts de nouveau annulés. Cela m’a impactée moralement. Il y a un moment où il est difficile de trouver un sens à ce que l’on fait.”*



© Makoto Chill Ôkubo

Tsirihaka Harrivel avait pris de l'avance avec *La Dimension d'après*, concert sous forme de confession. Créé en mars 2021 en plein confinement, avec quelques professionnels au Cenquatre, cet objet non identifié "a été percuté par la crise sanitaire. On s'est dit, soit on surfe, soit on coule. Mais au final, on a réussi à se rétablir". Pour mieux se réinventer ?

"Je bosse sur des projets autres, comme un jeu d'arcade pour un endroit clos et pour une personne. Les choses infusent. Il y a cette envie de partager, autrement." La dimension d'après, surtout, revient sur la chute de Harrivel en pleine représentation de Grande. "Je voulais, je devais faire une pause. La tension émotionnelle était trop forte. Même si les accidents sont le plus souvent liés à des éléments extérieurs. Rien n'est fiable." Et de conclure : "Il y a quelque chose de très autofictionnel dans mon travail. Cela m'a énormément changé d'ailleurs. Dans La Dimension, tout converge vers la chute. Nos fictions rejoignent un peu de nos vies."

Deux spectacles qui se font face

Les complices, "en dialogue permanent" sur *Grande*, ont pensé la suite en prenant la tangente. "Il y a des choses qui s'éloignent. Cela implique de changer le rapport au statut de coauteur. Et continuer à s'aimer pour toute la vie. Créer ensemble mais différemment. Changer le curseur de la relation", ose Vimala Pons.

Deux spectacles donc, se répondant à leur façon. Et parfois présentés par les mêmes lieux. *Le Périmètre de Denver* questionne l'espace que l'on crée quand on ment. " *Ce que je trouve fascinant avec le mensonge, c'est que sa force affabulatrice fonctionne encore. Sur les mythes, les symboles. On le sait, on sait qu'il y a une part de faux, pourtant on l'accepte. Mais à notre époque de fakes en tout genre, si on peut truquer à peu près tout, à quoi se raccroche-t-on ? Je crois en la force de la parole, en son pouvoir performatif. Cela doit être mon côté Vitez !*", s'exclame Vimala.



Tsirihaka Harrivel dans *La Dimension d'après* © Sylvain Verdet

Dialogue pour une vision commune

Dans sa pièce, on retrouve son goût pour les rébus visuels, le décalage permanent. Et sa "spécialité", le transport d'objets encombrants. " *À 38 ans, je suis au maximum de ma physicalité ! [rires] Ce que je fais, ce moyen de transporter des objets, ce n'est pas du cirque à vrai dire : c'est un moyen de locomotion. On le retrouve en Afrique, en Asie, en Roumanie. Cette manière de porter des vivres, de l'eau, du bois. Et ce sont souvent les femmes qui s'en chargent. Dans mon cas, le risque est dans l'équilibre. Il faut faire en sorte que cela ne happe pas toute la dramaturgie du spectacle. Faire cohabiter la fiction avec une réalité physique qui est là. Et doit durer dans le temps. Comme un split screen, sauf que c'est du live.*"

Pour Tsirihaka, “*le dialogue avec Vimala s’est fait hors plateau. Seul, tu apprends autrement. Tu dois sortir de ta cuisine de création*”. Et si les deux artistes ne sont pas du genre à parler d’une seule voix, ils se retrouvent sur une vision : “*Qui peut changer quelque chose aujourd’hui ? Christiane Taubira. Il nous faut plus de Taubira ! Je n’ai pas le sentiment que Tsirihaka ou moi soyons des penseurs. Nous ne sommes pas dans une rhétorique, nous n’avons pas de réponses. Que des artistes prennent la parole c’est super. Mais ce que j’aimerais entendre, c’est encore autre chose.*”

Le Périmètre de Denver de Vimala Pons, 1er et 2 février, Scène nationale Chambéry, du 10 au 12 février, Centre Pompidou Paris, du 16 au 26 février, Cenquatre Paris, Festival Spring, Val de Reuil, le 8 avril.

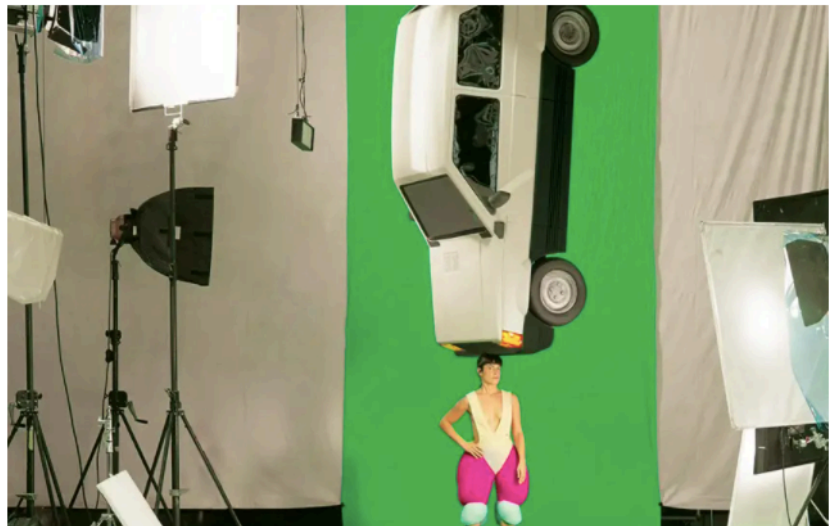
La Dimension d’après de Tsirihaka Harrivel, 2 et 3 février, Scène national Chambéry, du 8 au 20 février Cenquatre Paris.

Arts & Scènes

🕒 3 MIN

Les Singulier·e·s au Centquatre, un festival qui porte bien son nom

par fabiennearvers
Publié le 21 février 2022 à 13h37
Mis à jour le 21 février 2022 à 13h37



↑
"Le Périmètre de Denver" de Vimala Pons © Makoto Chill Okubo

Avec les retours d'expérience, parfois, la mémoire flanche. La preuve par deux avec Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel.

Cette fois, j'ai pu voir le spectacle de Vimala Pons jusqu'au bout. Ainsi que celui de Tsirihaka Harrivel. Et ce n'est pas rien. Car il se trouve que je fais partie des spectateur·rices pour qui *Grande*, leur précédent opus, s'est arrêté à la 28^e minute suite à une chute de Tsirihaka de huit mètres de haut.

Après l'effroi ressenti, la peur d'avoir assisté à une mort en direct et l'angoisse d'une soirée à attendre de ses nouvelles par l'intermédiaire du directeur du Centquatre, José Manuel Gonçalves, suivie du soulagement éberlué d'apprendre le lendemain matin qu'il sortait de l'hôpital avec quelques contusions, grande était ma joie d'assister à leurs créations respectives pendant Les Singulier·e·s.

Vimala Pons plus vraie que nature

Vimala Pons signe et interprète seule en scène *Le Périmètre de Denver*, un simili thriller aux allures de Cluedo qui prend le prétexte d'un fait divers pour déconstruire avec alacrité tous les ingrédients du faux, du fake, du mensonge. En guise de présentation, la feuille de salle nous indique, après la liste des suspects et des armes, que "*le périmètre de Denver est un espace qu'on crée quand on ment. C'est une zone mentale et plus précisément une boucle de temps qui se répète en s'adaptant à de nouvelles situations. C'est la boucle du mensonge*".

Le visage recouvert de masques, véritables prothèses qui semblent plus vraies que nature, Vimala incarne tour à tour une plantureuse Angela Merkel, une vieille femme, un homme corpulent ou un maigrichon agité, chacun détaillant son emploi du temps le jour du meurtre sans que rien ne coïncide jamais. Elle modifie aussi sa voix et sa silhouette à l'aide de costumes rembourrés et nous voilà parti-es pour une succession de témoignages qui occupent l'espace scénique transformé en puzzle pour pièces à conviction, dont les pièces résistent à tout motif d'ensemble.

De *Grande*, Vimala Pons a gardé son goût pour le strip-tease et le port de poids impressionnants sous forme d'objets exubérants sur la tête. Son effeuillage de multiples couches de costumes, tous identiques, fonctionne au final comme la mise à nu des couches de protection – identitaires, sociales, intimes – derrière lesquelles on se cache. Le nombre de kilos (jusqu'à 30 kg cette fois-ci...) qu'elle porte en équilibre sur la tête, sous forme d'une pile de rochers, d'une voiture ou d'un escalier en est le pendant spectaculaire, l'image burlesque et stupéfiante de cette fameuse charge mentale qui pèse à chaque instant et menace de nous faire trébucher.

Tsirihaka Harrivel, l'histoire d'après

De son côté, Tsirihaka Harrivel revient justement dans *La Dimension d'après* à sa chute de huit mètres. Durée totale de l'événement : une seconde. C'est sur cette seconde vertigineuse et interminable qu'il revient aujourd'hui, à l'aide d'objets, d'images vidéo, de paroles et de chants, la détaillant en dix moments d'états de conscience agrippés à son corps dévalant le vide jusqu'à l'impact sur le sol. La vulnérabilité et la résilience entraînées dans une lutte éperdue sont les ingrédients imparables de cette histoire qui, pour une fois, se passera de chute.

Lui aussi choisit l'humour, la fiction, le dédoublement de la conscience et du corps à travers l'invention d'un corps support, marionnette de tissu accrochée à ses basques, le portant, le supportant dans ses divagations mentales et spatiotemporelles, pour revisiter et explorer les étapes simultanées et fulgurantes qui suivirent le décrochage d'un crochet et la déchirure d'un jean auquel il s'accrochait du haut des cintres, provoquant sa chute.

Tsirihaka Harrivel commence le spectacle en disant : "*C'est l'histoire d'une personne marquée par l'image d'une chute.*" On ne saurait mieux dire, gardant de l'événement un bloc de peur miraculeusement dissous le sachant sain et sauf, l'effet cathartique de *La Dimension d'après* de part et d'autre du quatrième mur de la salle. Sans oblitérer l'angoisse, la colère, le doute, la distraction, l'ultra-conscience de "*se cogner à la réalité*", l'imaginaire et la fantaisie restent les constituants privilégiés du récit qui s'ensuit : l'improbable course-poursuite d'un personnage à travers les méandres de son esprit, dans l'affolement extralucide d'un corps happé par le vide.

Les Singulier·e·s, festival des créations plurielles. Jusqu'au 26 février au Centquatre, Paris.

Les Inrockuptibles

Le 29 janvier 2022
Par Fabienne Arvers,
Igor Hansen-Løve, Philippe
Noisette, Patrick Sourd

Arts & Scènes

10 MIN

Les 18 spectacles qui feront 2022

par Fabienne Arvers, Igor Hansen-Løve, Philippe Noisette, Patrick Sourd
Publié le 29 janvier 2022 à 19h00
Mis à jour le 11 janvier 2022 à 14h27



"L'odyssée. Une histoire pour Hollywood" de Krzysztof Warlikowski © Magda Hueckel



Le bel anniversaire de Molière, Despentes sur plusieurs fronts, Mademoiselle Julie à l'Opéra, une revisite de Gogol par Crystal Pite feront l'événement.

THÉÂTRE

Molière

À l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance de son patron tutélaire, la Comédie-Française propose une programmation conçue comme un feu d'artifice dédié à son œuvre. Une quinzaine de pièces parmi lesquelles des reprises populaires (le *Scapin* de Denis Podalydès, le *Bourgeois* de Virginie Lescort et Christian Hecq, le *Malade* de Claude Stratz...) et deux alléchantes nouvelles productions : *Jean-Baptiste, Madeleine, Armande et les autres*, signée Julie Deliquet, et *Le Tartuffe ou l'Imposteur* par Ivo van Hove dans laquelle l'artiste belge mettra en scène la version originelle de la pièce, en trois actes, censurée dès sa première représentation en 1664, reconstituée par l'historien Georges Forestier. Une première pour la maison de Molière. I. H.-L.

Molière 2022, du 15 janvier au 25 juillet, Comédie-Française, Paris.

Romeo Castellucci

À leur manière inégalée de communiquer par le biais de l'humour avec le public, les pionniers du cinéma muet restent des guides éclairants et une source d'inspiration inépuisable pour le théâtre d'images cher à Romeo Castellucci. Dans *Bros*, c'est une armée de *policemen* américains de ces temps héroïques qui envahit le plateau comme un essaim bourdonnant. Le rappel des grandes heures des courses folles des films de Charlie Chaplin et de Buster Keaton. Sur des musiques de Scott Gibbons, cette revendication à rire du grotesque d'un spectacle créé en hommage au *slapstick* porte en germe toutes les raisons de s'inquiéter... L'ironie cruelle d'un tel embrigadement que rien ne contrebalance témoigne *de facto* d'une société d'humains décérébrés qui ne peut que conduire le monde vers le pire. P. S.



Bros, du 11 au 19 février, MC93, Bobigny.

Tiago Rodrigues

Il serait temps de se retrousser les manches et d'agir. Les preuves flagrantes que la société libérale part à la dérive devraient nous inciter à cesser de jouer les autruches en s'enfonçant chaque jour, un peu plus profondément, la tête dans les sables de l'indifférence.

Menant une série d'entretiens avec des personnes engagées dans l'action humanitaire, Tiago Rodrigues nous confronte au paysage d'un chaos ambiant apte à nous sortir de nos zones de confort. Qu'il s'agisse de victimes collatérales oubliées dans les zones de guerre ou de vies confrontées à la misère et à l'exclusion, le metteur en scène portugais compile les témoignages pour prouver qu'un tel goutte-à-goutte de solidarité pourrait au final se transformer en un océan de fraternité. P. S.

Dans la mesure de l'impossible, du 24 février au 5 mars, Théâtre national de Bretagne, Rennes ; du 6 au 8 avril, Théâtre de la Cité-CDN, Toulouse ; du 11 au 14 mai, Théâtre du Nord, Lille.

À lire aussi : Dans "La Cerisaie", Tiago Rodrigues explore l'emprise du passé sur le présent

Frédéric Béliet-Garcia

Max Frisch s'amuse à jouer les apprentis sorciers en imaginant pouvoir déjouer les hasards de la destinée à travers la libre réécriture d'une biographie. Une manière de perturber le flux de la mémoire pour éviter la rencontre d'Antoinette qui fait figure de miracle tout autant que de cauchemar dans son existence.

Pour Frédéric Béliet-Garcia, l'auteur réactive "*la grande rêverie du 'si c'était à refaire', vieux songe sans doute aussi ancien que la mélancolie, mais dont il entend ici nous délivrer de l'acerbe comédie. Il aurait peut-être suffi, un jour, de tendre une cigarette, de poster la lettre ou de ne pas se retourner, et notre vie prenait une autre ligne de fuite.*" Un drôle de jeu qui prend plaisir à nous perdre dans le labyrinthe du temps. P. S.

Biographie : un jeu, du 8 mars au 3 avril, Théâtre du Rond-Point, Paris.

Krzysztof Warlikowski

Réunissant l'épique antique avec celui d'hier et d'aujourd'hui pour les faire résonner, Krzysztof Warlikowski tisse son récit en croisant les intrigues de *L'Odyssée* d'Homère avec celles de deux œuvres d'Hanna Krall, *Le Roi de cœur* et *Roman pour Hollywood*.

Ainsi le retour d'Ulysse s'accorde au combat d'Izolda, l'héroïne d'Hanna Krall, une femme juive qui se bat pour sauver son mari durant la Seconde Guerre mondiale. Que sont devenus les dieux si chers à Homère quand l'Histoire se transforme en insondable trou noir ? Le metteur en scène polonais imagine une assemblée divine réfugiée du côté de Hollywood pour inventer ce texte palpitant digne du scénario d'un film. P. S.

L'Odyssée. Une histoire pour Hollywood, les 17 et 18 mars, La Comédie de Clermont-Ferrand.

Virginie Despentes

La voix de l'autrice continue de se faire entendre sur les planches : avec son roman (*Vernon Subutex* revu par Thomas Ostermeier), ses lectures (*Viril* par David Bobée) et, enfin, sa toute première pièce de théâtre, signée et mise en scène avec Anne Pauly, Paul B. Preciado et Julien Delmaire.

Toujours en écriture, *Quatuor Oddity* est un manifeste antifasciste pour comprendre "*le succès des idéaux réactionnaires du capitalisme numérique et carcéral auprès des classes salariées et précaires*". Évidemment politique, cet objet théâtral influencé par Édouard Glissant et Sarah Schulman demeurera un *work in progress* lors des premières représentations début mai à Lille. Mais, déjà, la curiosité et l'enthousiasme s'imposent. I. H.-L.

Quatuor Oddity, les 6 et 7 mai, Théâtre du Nord, Lille.

Avec *Superstructure*, le metteur en scène Hubert Colas et l'autrice Sonia Chiambretto se réfèrent au nouveau visage d'Alger, imaginé en 1930 par Le Corbusier, pour tisser des liens entre les luttes du présent et celles du passé. Baignée par le noir et blanc des images d'archives, la maquette du projet corbuséen se profile à grande échelle sur le plateau tel un tag énigmatique. La fiction architecturale sert d'écrin aux paroles.

Suivant les principes de la poésie sonore sous la forme d'un oratorio, Hubert Colas confie la partition textuelle à un chœur et des solistes. Protocole poétique appliqué à l'Histoire, le spectacle témoigne des rêves autant que des cauchemars d'un pays où le peuple doit se battre à chaque époque pour se revendiquer d'une liberté encore et toujours confisquée. P. S.

Superstructure, du 8 au 15 juin, Théâtre national de Strasbourg.

Thomas Ostermeier

L'affiche claque : *Vernon Subutex*, le tube trilogique de Virginie Despentes vu par le fougueux directeur de la Schaubühne de Berlin. Mais l'adaptation théâtrale de ce roman, on l'imagine, n'en demeure pas moins une épreuve, tant pour sa longueur que pour l'immensité de sa galerie de personnages et son acuité sociologique et politique. Pour accompagner les tribulations de l'ancien disquaire zonard doublé d'un DJ génial à l'inspiration mystique, Thomas Ostermeier met en scène un trio rock jouant live sur un plateau tournant, et des photos de Robert Frank illustreront le premier volet de cette fresque très attendue. I. H.-L.

Vernon Subutex 1, de Thomas Ostermeier. Du 18 au 26 juin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris.

François Chaignaud et Geoffroy Jourdain

Pour cette première création signée à quatre mains, le danseur et chorégraphe François Chaignaud, artiste associé à Bonlieu, scène nationale d'Annecy, depuis 2016, et le musicologue et directeur d'ensembles vocaux Geoffroy Jourdain imaginent un espace aux multiples usages, où pouvoir s'enterrer et se déterrer serait compatible avec le désir de prendre de la hauteur, de cheminer ou de disparaître des regards. Du tumulus, désignant en latin une sépulture archaïque repérable par sa forme de petite colline dans le paysage, ils font un concept qui donne tout autant le titre que l'idée d'une scénographie pour le spectacle.

La pièce réunit treize interprètes dont le but premier est de constituer une communauté d'artistes chantant et dansant, tous-tes rompu-es à l'exercice du passage d'une discipline à l'autre sans la hantise du franchissement d'une frontière.

Seul critère de convergence requis, la passion pour les polyphonies sacrées de la Renaissance. Comme le précisent les créateurs, cet opus dédié à une liberté partagée les entraîne à imaginer "*la possibilité d'une farandole ininterrompue, un défilé d'individualités rassemblées par un chant et une ambiguïté communs. Le spectacle pourrait être ce défilé perpétuel sur la ligne de crête d'un tumulus, réconfort inquiétant*". P. S.

Tumulus (titre provisoire), du 2 au 4 mai, Bonlieu scène nationale, Annecy et en tournée jusqu'en mars 2023.

Crystal Pite

Il y a deux Crystal Pite : celle qui fait dans le superlatif avec des foules de danseur-euses, à l'image de ses créations pour le Ballet de l'Opéra de Paris tel ce *Body and Soul* tout juste repris à Garnier. Et l'autre, tournée vers une danse plus théâtrale en complicité avec Jonathon Young. *Revisor*, nouvel opus du tandem, les voit passer la satire de Nicolas Gogol au prisme de leur talent. Cette farce cruelle devient, ici, un ballet des âmes tourmentées. Crystal Pite, ancienne interprète de William Forsythe, est à son meilleur dans ce dialogue entre le mouvement et le langage. P. N.



Body and Soul, du 30 janvier au 20 février, Opéra Garnier, Paris.

Amala Dianor

En passant son solo iconique *Man Rec* à une danseuse, Nangaline Gomis, Amala Dianor inscrit sa gestuelle dans l'échange. Devenue *Wo-Man*, la pièce gagne encore en fluidité. Et part en tournée avec *Point zéro*, nouvel opus de Dianor. Avec ce trio, le chorégraphe et danseur fait le pari d'unir le passé et le présent dans un même élan. À ses côtés, Johanna Faye et Mathias Rassin sont à la fête. Enfin, on découvrira *Siguifin* où, toujours sous l'œil du créateur, neuf interprètes et trois chorégraphes célèbrent la vitalité d'une danse africaine en majesté. L'une des plus belles promesses de l'année. P. N.



Aragon, Tremblay-en-France ; le 1^{er} avril, Théâtres en Dracénie, Draguignan ; du 5 au 7 avril, Bonlieu scène nationale, Annecy.

Siguifin, les 1^{er} et 2 février, Pole-Sud CDCN, Strasbourg ; le 5, Espace culturel Saint-Roch, Saint-Père-en-Retz.

Frédéric Nauczyciel

De Paris à Baltimore, le plasticien et réalisateur Frédéric Nauczyciel ne cesse de planter sa caméra pour saisir les états de corps traversés de désir. Passant de l'autre côté de la scène, il compose cette fois avec une troupe cosmopolite de vogueur-euses, musicien·nes et performeur-euses faisant de *Singulis et Simul* un manifeste pour le temps présent.

Télescopage jouissif où le baroque entre en collision avec les cultures urbaines, ce spectacle est à la fois poétique et politique. Avec comme chef de troupe Vini Revlon et la présence exceptionnelle du danseur de baladi Alexandre Paulikevitch (lire p. 158), cette création rend hommage à la post-modern dance et aux cultures de la marge. Rituel performatif enchanté, *Singulis et Simul* annonce ce printemps en fanfare. P. N.



Singulis et Simul, les 22 et 23 avril, MC93, Bobigny ; du 12 au 14 mai, Maison des arts de Créteil ; le 21, Espace Lino-Ventura, Garges-lès-Gonesse ; le 28, la Scène nationale d'Orléans ; les 9 et 10 juin, Théâtre national de Bretagne, Rennes.

Ballet national de Marseille

Deux programmes pour montrer sa diversité chorégraphique. Sous la conduite du trio de (LA)HORDE, le Ballet de la cité marseillaise invite Tânia Carvalho à déplier sa gestuelle le temps de trois pièces à La Villette, à Paris, dont le solo *As If I Could Stay There for Ever* et deux créations d'ensemble. Puis, la troupe rajeunie investit l'écrin de l'Espace Cardin pour un bouquet de créations signées Lucinda Childs, Peeping Tom ou la paire en folie François Chaignaud et Cecilia Bengolea. Une relecture de l'idée même de répertoire contemporain. Alors on danse ? P. N.

Xylographie / As If I Could Stay There Forever / One of Four Periods in Time, du 19 au 22 mai, La Villette, Théâtre de la Ville hors les murs ; du 25 mai au 4 juin, Espace Cardin.

Krzysztof Warlikowski

A Quiet Place, opéra composé en 1983 par Leonard Bernstein, va enfin être représenté dans un écrin de théâtralité par l'artiste polonais. Trente ans ont passé, et Bernstein réactive ses personnages pour donner une suite à *Trouble in Tahiti* où les problèmes de couple mettaient en péril la vie d'une famille. On retrouve le père et ses enfants rassemblés pour les funérailles de la mère décédée dans un accident de la route. Krzysztof Warlikowski analyse la résurgence des tensions entre les membres de cette famille et en fait le révélateur de blessures inavouées capables d'éclairer les tabous et les non-dits de la société des années 1980... Une époque pas si loin de la nôtre. P. S.

A Quiet Place, du 9 au 30 mars, Palais Garnier, Paris.

Katie Mitchell

Pour la metteuse en scène anglaise, les cantates de Bach invitent à une contemplation de la mort. Réunissant un père malade et ses enfants, le scénario théâtral proposé conjugue un cheminement d'éléments réalistes et de visions poétiques vers l'issue inéluctable de la mort du père.

“Au fur et à mesure de la progression de l'action, précise Katie Mitchell, la relation entre les enfants et leur père devient plus floue et pousse le public à s'interroger : les enfants sont-ils des êtres réels ou d'étranges créatures surnaturelles ?” La distribution réunit un baryton et, pour leurs premiers pas sur scène, quatre jeunes chanteur·euses issu·es des conservatoires nationaux de Lyon et de Genève. P. S.

Nuit funèbre (Trauernacht), du 19 au 27 mars, Célestins-Théâtre de Lyon.

OPÉRA

Silvia Costa

Sous la direction du chef Emilio Pomarico, Silvia Costa s'empare du drame de *Julie*, une adaptation pour l'opéra de *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, composée en 2005 par Philippe Boesmans sur un livret signé Luc Bondy et Marie-Louise Bischofberger.

Au cours de cette nuit de tous les excès qu'est la fête de la Saint-Jean, Julie, la fille du comte, va nouer une idylle avec Jean, le valet, sous les yeux de Kristin, la cuisinière, à qui il est promis. *“Strindberg excelle à éclairer de sa torche l'endroit où ne se situe pas la clé de son drame, note Silvia Costa. Pour trouver cette clé, il ne faut pas se diriger vers la lumière mais au contraire plonger dans la nuit.”* P. S.

Julie, du 27 mars au 1^{er} avril, Opéra national de Lorraine, Nancy.

Arts & Scènes

🕒 3 MIN

Réserver : les spectacles à ne pas manquer en janvier 2022 ! (partie 2)

par fabiennearvers
Publié le 11 janvier 2022 à 9h30
Mis à jour le 10 janvier 2022 à 14h31



↑
"Le Tartuffe ou l'Hypocrite" © Jan Verwoyvald

Une sélection de spectacles à ne pas manquer ce mois-ci.

Ivo van Hove, Catherine Marnas et Vimala Pons sont notamment au programme des spectacles conseillés en ce mois de janvier 2022.

Tartuffe de Molière, mise en scène Ivo van Hove

Coup d'envoi de la saison Molière à la Comédie-Française le 15 janvier, date anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin il y a 400 ans, avec la création du *Tartuffe ou l'Hypocrite* mis en scène par Ivo van Hove (retransmis en direct dans deux cents cinémas de France). Et qu'on ne vienne pas nous dire : quelle énième lecture de ce qui est devenu un lieu commun de l'hypocrisie le metteur en scène belge va-t-il nous proposer ?

En l'occurrence, nous allons découvrir la version originale de la pièce, censurée par le roi après sa première représentation, pour raisons politiques. Brocarder l'église, un crime de lèse-majesté intolérable... Cinq ans plus tard, Molière avait proposé une deuxième version, plus longue, transformant Tartuffe en imposteur remis à sa place par le roi en personne. Celle que l'on a toujours connue. Ivo van Hove s'attaque à l'os de la tartufferie en confiant le rôle-titre à Christophe Montenez. Face à lui, Marina Hands campe Elvire, l'épouse d'Orgon (Denis Podalydès). Les feux de l'amour sont prêts à enflammer la maison de Molière (du 15 janvier au 24 avril, salle Richelieu, Comédie-Française).

Points de non-retour, Trilogie d'Alexandra Badea

Avec la création de *Diagonale du vide*, Alexandra Badea conclut sa trilogie *Points de non-retour* (après *Thiaroye* et *Quais de Seine*), entamée à la suite de sa demande de naturalisation française en 2013. Entourée d'une équipe d'acteurs multiculturelle, elle revient sur des pans de l'histoire française problématiques dont elle apprit lors de la cérémonie de sa naturalisation qu'elle était censée les assumer.

Thiaroye évoque le massacre de tirailleurs sénégalais le 1^{er} décembre 1944, *Quais de Seine*, la répression meurtrière de manifestants algériens par la police à Paris le 17 octobre 1961. Les deux pièces sont présentées au Théâtre de la Colline du 12 janvier au 6 février en alternance avec *Diagonale du vide*, qui évoque le sort des "enfants de la Creuse", ces enfants réunionnais déracinés de leur île natale pour venir repeupler les zones rurales de la métropole entre 1963 et 1982. La trilogie est donnée en intégralité les week-ends.

Herculine Barbin, Archéologie d'une révolution, mise en scène Catherine Marnas

C'est à Michel Foucault que l'on doit la publication d'*Herculine Barbin dite Alexina B.*, née en 1838, élevée comme une fille avant que la médecine ne l'oblige à changer d'état-civil à 22 ans pour devenir Abel. Reconnue fille par erreur à sa naissance, elle doit se conformer à devenir un homme et finit par se suicider en 1868. C'est le journal qu'elle tient toute sa vie, publié par le médecin qui pratiqua son autopsie face à "*un vice de conformation des organes génitaux externes*", que Michel Foucault exhume à la Bibliothèque nationale à la fin des années 1970.

En décidant de porter à la scène ce témoignage historique (au TnBA de Bordeaux du 11 au 22 janvier), Catherine Marnas fait écho à l'actualité de la question du genre et confie le rôle-titre à Yuming Hey, acteur qui se revendique genderfluid, accompagné de Nicolas Martel qui se fera "*le récitant des rapports médicaux, d'autopsie, d'état-civil modifié, mais aussi d'extraits des Métamorphoses d'Ovide, et le passeur entre l'époque d'Herculine, celle de Michel Foucault et la nôtre*".

Le Périmètre de Denver, conception Vimala Pons

Présenté dans le cadre des SOLI 2022 du Centre dramatique national d'Orléans, *Le Périmètre de Denver* de Vimala Pons (du 11 au 14 janvier) reconstitue une enquête menée en 2008 en Angleterre suite à un meurtre dans un hôtel de thalassothérapie.

Interprétant les sept témoins du meurtre et leur mémoire à géométrie variable, Vimala Pons éclaire les frontières floues du *Périmètre de Denver*, cet “*espace qu'on crée quand on ment. C'est un concept en psychologie qui désigne l'espace mental que l'on ouvre quand on se met à mentir*”. Vaste chantier...

Les Apôtres aux cœurs brisés – Cavern Club Band, mise en scène Céline Champinot

Les Beatles font leur retour au théâtre de la Bastille du 13 au 28 janvier ! Pour creuser le mystère de ces cinq “apôtres au cœur brisé”, Céline Champinot les installe sous terre, dans le Cavern Club Band, du nom du lieu mythique où ils débutèrent à Liverpool, et clôt une “*trilogie biblibo-pop*” démarrée avec *Vivipares (Posthume)* et suivie de *La Bible, vaste entreprise de colonisation d'une planète habitable*.

“*La culture pop et la culture biblique ont en commun d'inventer et de recycler sans fin les mythologies qui nous font et nous défont, mais aussi de fétichiser des icônes*”, constate la metteuse en scène qui réunit de nouveau ses cinq comédiennes Maëva Husband, Elise Marie, Sabine Moindrot, Claire Rappin et Adrienne Winling.

L'énigme Vimala Pons

De retour après « Grande », aventure circassienne en duo avec Tsirihaka Harrivel, et quelques films, l'artiste plurielle signe « Le périmètre de Denver », un objet mouvant non identifié.

[Lire plus tard](#)

[Spectacles & Musique](#)

[Partager](#)

[Commenter](#)



Vimala Pons joue les équilibristes avec une (fausse) voiture sur la tête. (© Makoto Chill Ôkubo et Claire-Marine Chassain)

Par **Philippe Noisette**

Publié le 9 févr. 2022 à 16:00

Il faut la voir pour le croire : dans un long strip-tease, Vimala Pons se défait de dizaine de couches de vêtements telle une effeuilleuse d'un nouveau genre. Cette artiste ultra-talentueuse brasse sous nos yeux toutes les disciplines le temps d'une création de saison longuement murie. Equilibriste jouant avec une (fausse) voiture sur la tête - 30 kilos tout de même - , actrice sous les masques et les prothèses, performeuse enfin. « Le périmètre de Denver » est un ovni singulier à mi-chemin du cirque contemporain et du cinéma.

On s'y perd parfois, on jubile souvent. Vimala Pons endosse une demi-douzaine de rôles - dont une Angela Merkel troublante. Il est question d'un meurtre et d'un cluedo pour retrouver le coupable. Histoire de se familiariser avec le genre « policier », l'interprète a regardé tous les épisodes de Colombo d'un coffret DVD. « 2 fois même ! », avoue-t-elle.

C'est même à cela qu'on la reconnaît : l'actrice au jeu très physique a la manie de tout porter sur le sommet de son crâne. Elle donne aujourd'hui vie à un Cluedo géant et déjanté.

Sa mère la voyait conférencière au Louvre. Son père l'aurait préférée grande sportive. À défaut, voilà Vimala Pons athlète de la scène : à Orléans, à l'issue de la première de sa nouvelle création, cette fine jeune femme affrontant les saluts semblait sortir d'une performance essorante. Quelques jours plus tard, on la retrouve à Paris, boucles tintinnabulant aux oreilles et pull noir assorti à ses longs cheveux, assise, tranquille, sur une chaise au milieu d'objets éparpillés dans un studio du Centquatre, dont elle est artiste associée. Dans *Le Périmètre de Denver*, son cabaret de cirque et de tout, totalement inclassable, elle s'est imposé une règle : faire de la scène un immense Cluedo avec armes du crime et personnages stéréotypés, dont elle emprunte à elle seule tous les masques, pour découvrir, à la fin, l'auteur du meurtre. Le titre du spectacle ressemble au nom d'un théorème défini par des mathématiciens. Pure fiction ! Il fonctionne surtout comme le sésame d'un monde imaginaire.



Amatrice de canulars, Vimala Pons s'est longtemps battue contre Wikipédia pour faire corriger sa biographie, truffée d'erreurs. Comme une naissance en Inde différée de trois ans (1986 au lieu de 1983), alors qu'elle n'y est partie avec ses parents qu'à l'âge de 3 semaines, après être née à Paris. Peine perdue. La seule riposte possible aura été d'y ajouter elle-même des bêtises. Non, son père n'a pas été dresseur de serpents ! (Cette fausse information ne figure d'ailleurs plus sur sa fiche.) Elle confirme cependant l'étiquette « hippie » accolée à longueur d'articles à ses parents, établis au Kerala au début des années 80 : *« Ils y sont partis chercher le sens de leur vie. Ce n'était pas une attitude politique, plutôt une quête. Mon enfance a été tramée par le questionnement philosophique. »*

Elle se voit comme un « *moi-piédestal* » oscillant, à la recherche de l'équilibre

Ses souvenirs de la vie tropicale de ses dix premières années ? La mousson, les pieds nus, les fleurs qui se ferment quand on les touche. Les habitantes croisées le long des routes portant de lourds paniers sur leur chef ? Elle a fait le lien bien plus tard entre ces femmes et sa propre pratique circassienne : « *Je n'en garde aucun souvenir précis, mais une sensation forte : une envie physique d'avoir des choses sur la tête.* » De cet art du jonglage- contact au sommet du crâne, pratiqué aussi dans la vie quotidienne, elle a fait son obsession. Dans *Grande*, en 2016, elle réalisait un strip-tease burlesque et déjanté, avec un mannequin perché sur sa tête. Cette fois, une montagne de rochers, un escalier ou une carcasse de voiture sont ses fardeaux : « *Le déséquilibre nécessaire pour les maintenir en place me permet d'aiguiser la connexion constante entre corps et cerveau. Avec l'objet sur la tête et non sur le front, l'image offerte est celle d'un être-caryatide ignorant le poids de sa charge, donc le poids du monde.* » Après un accident aux cervicales dans la dernière ligne droite des répétitions, une radiographie vient de lui révéler « *la raideur absolue* » — idéale pour elle — de ses vertèbres. Elle se voit comme un « *moi-piédestal* » oscillant, à la recherche de l'équilibre.

Le parcours de Vimala Pons laissait, dès le début, deviner un tel talent. Entrée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris en 2004, après deux ans de fac d'art et de cinéma, elle rejoint pour dix-huit mois le Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, où elle navigue en électron libre et s'entraîne seule grâce aux conseils d'autres étudiants jongleurs. « *Je pleurais souvent dans ma loge en me comparant à eux !* » Les plasticiens-performeurs l'attirent aussi, telle Marina Abramovic et son « *fakirisme* ». Aujourd'hui, les artistes détournant les objets du quotidien (Helen Marten ou Tom Sachs) a nourissent davantage. En quête constante d'hybridation, Vimala Pons n'a jamais été sur scène une comédienne au sens classique. Elle a réservé au septième art son désir d'être interprète chez les autres. On la suit au cinéma depuis 2013 et son rôle de Truquette, l'incroyable *Fille du 14 juillet*, imaginée par le cinéaste Antonin Peretjatko, qu'elle incarne avec tant de fantaisie cinégénique : « *Je ne suis pas une bonne actrice, mais mon énergie plaît aux cinéastes dépsychologisants comme Antonin Peretjatko, Sébastien Betbeder ou Bertrand Mandico.* » Ce dernier a notamment fait appel à elle pour *After Blue*, un western de science-fiction situé sur une exoplanète, qui sort en ce mois de février. Et en 2022 elle tournera dans un film de zombies.

Pas toujours vibrionnante

En attendant, par les larges portes ouvertes sur le grand hall du Centquatre, elle aperçoit le chapiteau rouge du Cirque Trottola. Elle le contemple avec tendresse, même si son travail ne participe pas de la même esthétique : « *Ses fondateurs, Bonaventure Gacon et Titoune, sont de vrais grands frère et sœur pour moi. Dans leur cirque à l'esprit traditionnel, avec chapiteau, piste circulaire et visage enfariné, il suffit que quelqu'un rattrape l'autre pour faire spectacle, surtout s'il s'agit d'un couple.* » Le duo, sur scène, est « *une belle cellule pour apprendre à aimer* ». Elle-même l'a d'ailleurs éprouvé, bien qu'elle se soit séparée de son complice Tsirihaka Harrivel depuis *Grande*, spectacle marqué par la chute accidentelle, un soir, de ce dernier, qui s'en est miraculeusement sorti. Travailler seule aujourd'hui lui fait l'effet d'une libération : « *Pas de rythme imposé ni besoin de tout justifier à chaque tentative.* » Mais elle aurait quand même bien aimé convier des témoins issus d'univers aussi variés que possible aux répétitions générales du *Périmètre de Denver* : le metteur en scène Vincent Macaigne, par ailleurs partenaire de cinéma, le réalisateur Bertrand Bonello, la chorégraphe Gisèle Vienne et... son notaire. Elle y a renoncé : trop « *fragilisant* », si près du but. Elle prend son temps pour confier tout cela, un peu décalée par rapport à son image habituelle d'artiste vibrionnante. Parce que, cet après-midi-là, elle dit rassembler ses forces après la mort d'un proche. D'ailleurs, elle analyse soudain son propre travail avec un éclairage plus sombre, notamment la scène de sa mise à nu : « *Elle n'est pas érotisante. Car, si elle encourage la joie et exprime une totale liberté, elle est pourtant presque un échec : j'aurais aimé me desquamer et finir en squelette, me dissoudre jusqu'à la disparition.* »

« **Le Périmètre de Denver** »

Du 16 au 26 février. Du mer. au sam., sauf les 19 et 24 février, 20h30. **Centquatre**, 5, rue Curial, 19^e. 12-20 €.



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique
Abonné-e de Mediapart

906 Billets | 0 Edition

BILLET DE BLOG 7 FÉVR. 2022

Le retour joyeux de Vimala Pons et celui plus anxieux de Tsirihaka Harrivel

Série de stripteases désopilants et portées en équilibre d'objets invraisemblables pour Vimala Pons dans « Le périmètre de Denver », anatomie complexe d'une chute pour Tsirihaka Harrivel dans « La dimension d'après », les deux héros de « Grande » sont de retour. Chacun son spectacle. L'un magnifiquement dévastateur, l'autre probablement consolateur.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)

Lire plus tard

Imprimer



Pour évoquer les nouveaux spectacles de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel -chacun le sien- il est juste d'en revenir à la déflagration que fut, il y a dix ans, en 2012, *De nos jours (Notes on the circus)*. Quatre jeunes inconnus, tous sortis de l'école nationale du cirque et, pour trois d'eux, également du Conservatoire National supérieure d'art dramatique, réunis sur le nom d'Ivan Mosjoukine bousculaient le paysage du cirque tout en piquant au vif les arts de la scène. Un vent de liberté, d'impertinence, de joie d'inventer, sans oeillères et sans frontières. Sous le nom d'Ivan Mosjoukine, ils signaient collectivement un spectacle fou, inclassable, drôle, décomplexée, faisant montre d'une inventivité scénique qui n'avait d'égale que sa liberté de ton, de mouvement et de composition ([lire ici](#)). Un spectacle qui fit date.

Le nom d'Ivan Mosjoukine est bien connu des cinéphiles. Toute les histoires du cinéma racontent cette histoire : pour prouver la force du montage (psychologique) Lev Koulechov filme impassible le visage de Mosjoukine, en le faisant précéder d'une scène tendre et heureuse, alors on croit qu'Ivan respire la joie de vivre, puis, en la faisant précéder d'une scène de massacre, il nous semble alors au plan suivant que l'acteur est au bord des larmes. Les quatre Mosjoukine jouaient avec cet art du montage en accolant des séquences sans liaison pour produire des déflagrations, les deux actrices et les deux acteurs ne cessant de courir et de recomposer le plateau.

Vimala Pons tenait en équilibre sur la tête tout ce qu'elle avait sous la main, une pomme par exemple, et pendant ce temps l'un de ses partenaire lui enlevait ses habits un à un. Ce jeu de gai strip tease allait revenir plusieurs fois au cours du spectacle, toujours sous une forme humoristique et devenant, si je puis dire, la signature de Vimala Pons qu'on allait retrouver par la suite et jusqu'au spectacle d'aujourd'hui. Tsirihaka Harrivel, lui, n'en finissait pas de tomber raide comme la justice; Maroussa Dias Verheke, marchait à son aise sur une longue corde mollement tendue; quant à Erwan Ha Kyoon Larcher il semblait vouloir passer sa vie la tête en bas et les pieds en l'air. Une voix off égrenait les notes, par exemple : « *Notes sur des choses notables / notes sur les choses qui sont éloignées bien que proches / note sur les choses qu'on voudrait cacher / notes sur les choses qui paraissent affligeantes / notes sur les choses pour rire* » etc, notes sans doute inspirées du modèle fameux des *Notes de Chevet* de la Japonaise Sri Shônagon.

Le spectacle allait beaucoup tourner après quoi l'éphémère groupe Ivan Mosjoukine se dispersa . Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel restèrent ensemble et créèrent le magnifique *Grande* (2017) au 104 (lire [ici](#)), développant les marottes et les obsessions du premier spectacle : Strip-tease comiques et ludiques, portées en tous genre, équilibre et déséquilibre, chutes, escaliers, inventaire. Erwan Ha Kyoon Larcher a présenté il y a quelques années *Ruine* au 104 et Maroussa Diaz Vebeke revient ces jours-ci du Brésil avec *23 fragments de ces derniers jours*, spectacle qui sera créé au prochain festival Spring. Ces deux derniers titres clignotent avec celui du spectacle fondateur qui les fit connaître tous les quatre .

Après *Grande*, parallèlement à ses aventures cinématographiques, Vimala Pons poursuit sans se presser son parcours scénique en relation avec Tsirihaka Harrivel. Depuis quatre ans, ils travaillent à un projet de dix pièces sous le titre global *Tout ça/ Que ça*. Voici les deux premières pièces, chacun la sienne, et chacun(e) assurant la « *collaboration à l'écriture* » (elle) ou « *la collaboration artistique* » (lui) de l'autre, chacun signant bien sûr la « *conception* » de son propre spectacle. Les deux ont été créés en janvier au CDN d'Orléans où nous les avons vu , encore fragiles. Ils poursuivront leur route cette saison séparément ou ensemble comme cela sera le cas début février , ensemble à Chambéry puis au 104.

Si *Grande* proposait un strip-tease en 80 vêtements, celui qui ouvre quasiment *Le périmètre de Denver* fait exploser les compteurs ...et les rires. Son étrange titre désigne, nous dit Vimala Pons, « *un espace qu'on crée quand on ment* », « *une boucle de temps qui se répète en s'adaptant à de nouvelles situations* ». Basé sur un vague canevas policier (l'histoire d'une meurtre dans un établissement de thalassothérapie en Angleterre), diverses mini histoires d'objets, toutes surprenantes, se succèdent. On n'y comprend pas grand-chose mais on s'en fout. On regarde Vimala la souriante diablesse au regard perpétuellement étonné, s'embarquer dans d'in vraisemblables portées d'objets (certains gros comme une voiture) en équilibre sur sa tête accompagnée musicalement par une bande originale de sa composition qui a, par ailleurs, donné naissance à un livre audio sous le titre *Eusapia Klane*.

Pour *La dimension d'après*, Tsirihaka Harrivel est parti d'un événement qui est survenu pendant l'exploitation de *Grande* au Centquatre. Le 4 octobre 2017, il a fait une chute qui aura pu être sinon mortelle du moins gravissime. Il s'en est sorti et son spectacle se fonde sur les notions de chute et de coups, mêlant accessoires, vidéos, objets et machines d'une salle de sport devenue foldingues. Tout se passe comme si le moment de la chute était séquencé en neuf fragments ralentissant le temps, le tout constituant l'ossature du spectacle. Son personnage semble chercher à sortir de là et donc du bâtiment où il se trouve. La musique s'en mêle. Une façon de panser les contre coup de l'accident ? Un spectacle consolateur ?

Bien plus que le spectacle de cette dernière, le spectacle de son compère a besoin d'être rôdé et son fil narratif plus affirmé. Espérons que cela sera chose faite lors des prochaines représentations début février à Chambéry et au Centquatre.

Vimala Pons *Le périmètre de Denver* : Après la création à Orléans puis Chambéry, le spectacle sera les 10, 11 et 12 fév , Paris, centre Pompidou ; 16 au 26 fév à Paris au Centquatre-Paris, festival Les Singulier·e·s ; 9, 10, 12, 13 mars au TAP, Poitiers ; les 22, 23, 24 mars au Lu de Nantes ; les 30, 31 mars à Bruxelles, Les Halles de Schaerbeek ; le 8 avril au Val de Reuil, les 13 et 14 avril à Annecy, Bonlieu ; les 5 et 6 mai à La Rochelle La Coursive ; les 17, 18, 20, 21 mai à Grenoble MC2.

Tsirihaka Harrivel *La dimension d'après* : Après sa création à Orléans puis Chambéry, le spectacle sera du 8 au 20 fév à Paris au Centquatre-Paris, festival Les Singulier·e·s ; le 30 mars à Rezé, La Soufflerie ; le 5 avril au Prato, Lille.



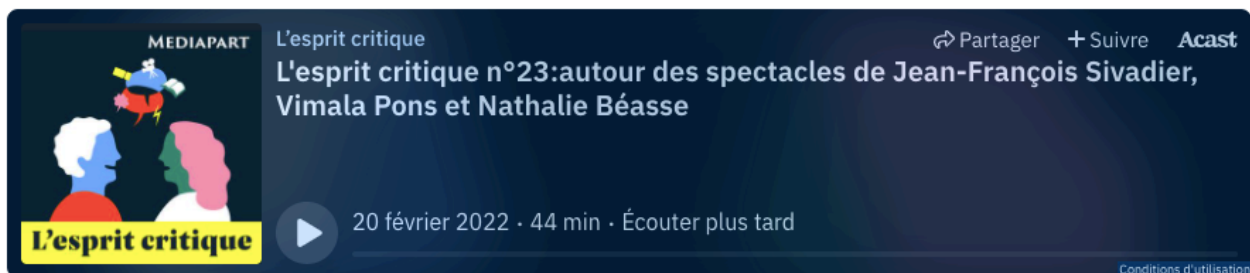
MEDIAPART

Média : Mediapart
Émission : L'esprit critique
Date de diffusion : le 20 février 2022
Présenté par : Joseph Confavreux, Ysé Sorel,
Caroline Châtelet, Jean-Pierre Thibaudat
Durée : 14 min

L'ESPRIT CRITIQUE ENTRETIEN

« L'esprit critique », autour des spectacles de Vimala Pons, Jean-François Sivadier et Nathalie Béasse

L'émission culturelle de Mediapart est consacrée aujourd'hui aux mises en scène de Vimala Pons (« Le Périmètre de Denver »), de Jean-François Sivadier (« Sentinelles ») et de Nathalie Béasse (« Ceux-qui-vont-contre-le-vent »).



Joseph Confavreux

20 février 2022 à 13h04



Ce nouveau numéro de « L'esprit critique » consacré au spectacle vivant évoque trois propositions à la croisée des arts, du théâtre, de la musique, du cirque et de la danse, et se saisit d'interprètes et de personnages qui tendent à nous échapper, qu'ils soient pris dans des envolées et des tourbillons, qu'ils se situent en équilibre sous le poids d'objets et de pensées encombrantes ou qu'ils se débattent dans des questions physiques et métaphysiques touchant à la définition même de l'art.

On discute en effet de *Sentinelles*, de Jean-François Sivadier, à la MC93 de Bobigny, du *Périmètre de Denver*, de Vimala Pons, qui était présenté ces derniers jours au CDN d'Orléans, au Centre Pompidou et au 104 à Paris, et de *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, de Nathalie Béasse, qu'on pouvait voir récemment au Théâtre de la Bastille.

« Sentinelles »

Sentinelles, c'est un titre qui ne dit pas nécessairement grand-chose de la dernière pièce du metteur en scène Jean-François Sivadier, qui propose ici une mise en théâtre d'un texte qu'il a écrit pour trois acteurs et raconte l'histoire de trois pianistes se rencontrant pendant leur adolescence avant de devenir rapidement inséparables. Ils séjournent ensemble dans une prestigieuse école de musique, avant de se retrouver séparés après un concours international de piano à Moscou où ils brillent tous les trois, mais pas avec la même intensité.

Se mêlent ainsi dans cette création de Sivadier une fiction autour de ces trois hommes et une réflexion assez conceptuelle sur la musique – chacun des trois pianistes incarnant en quelque sorte une figure idéaltypique du rapport à l'art.

Sentinelles, c'est pour quelques jours encore à la Maison de la culture de Seine-Saint-Denis (MC93), et cela tourne ensuite d'ici le mois de mai à Caen, Colmar, Besançon, Clermont-Ferrand, Dunkerque, Amiens et Béthune.

Écouter la première partie de l'émission consacrée à *Sentinelles*, de Jean-François Sivadier.

« Le Périmètre de Denver »

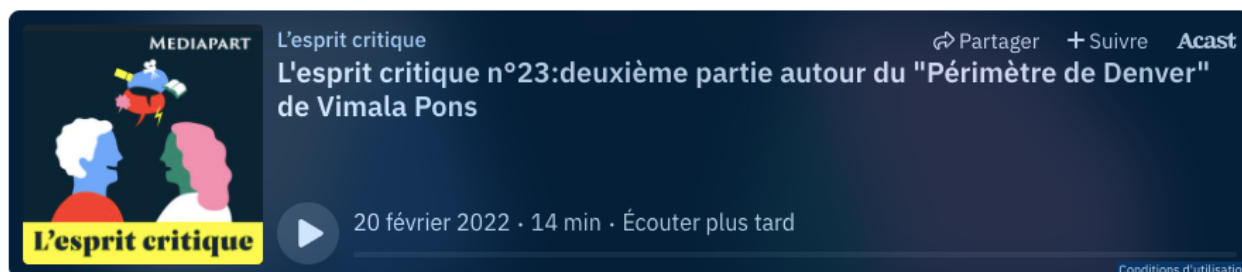
Le Périmètre de Denver, c'est un titre original pour un spectacle qui ne l'est pas moins, et qui est également le nom d'un concept en psychologie désignant l'espace mental que l'on ouvre quand on se met à mentir.

Le Périmètre de Denver, c'est aussi la nouvelle création, en solo mais en miroir d'une autre pièce dont on aura l'occasion de dire un mot, de Vimala Pons, circassienne, metteuse en scène, actrice au cinéma aussi bien que sur scène, dont les deux créations précédentes, *Grande*, avec son complice Tsirihaka Harrivel, et *Notes on the circus*, du collectif Ivan Mosjoukine ont marqué leur époque.

Ici, on retrouve la spécificité de la discipline circassienne choisie à l'origine par Vimala Pons, à savoir le porté d'objets parfois extrêmement lourds et encombrants sur la tête, mais cela s'insère dans une intrigue où un meurtre a été commis dans un hôtel de thalassothérapie. Sept personnes, toutes interprétées par la comédienne sous des faux masques en latex, viennent témoigner de ce qu'ils ont vu et fait.

Le Périmètre de Denver c'était au CDN d'Orléans, où Vimala Pons est artiste associée, au Centre Pompidou et, toujours à Paris, cela se joue au 104 jusqu'au 26 février et ce sera bientôt visible à Poitiers, Nantes Bruxelles, Val-de-Reuil, Annecy, La Rochelle et Grenoble.

Écouter la seconde partie de l'émission consacrée au *Périmètre de Denver*, de Vimala Pons.



The image shows a screenshot of a podcast player interface. On the left, there is a logo for 'L'esprit critique' featuring stylized profiles of three people in red, blue, and green. The text 'L'esprit critique' is written in yellow on a black background. To the right of the logo, the text reads 'L'esprit critique n°23:deuxième partie autour du "Périmètre de Denver" de Vimala Pons'. Above this text, there are icons for 'Partager' (share), '+ Suivre' (follow), and 'Acast'. Below the main text, there is a play button icon, the date '20 février 2022', the duration '14 min', and the text 'Écouter plus tard'. In the bottom right corner, there is a small link for 'Conditions d'utilisation'.

« Ceux-qui-vont-contre-le-vent »

Ceux-qui-vont-contre-le-vent, c'est à la fois le deuxième nom de la tribu nord-amérindienne des Omahas et le titre du nouveau spectacle de Nathalie Béasse, créé au Festival d'Avignon et présenté ces derniers jours au Théâtre de la Bastille à Paris.

Autour d'une table sont réunis des hommes et des femmes, des grands et petits, jeunes et moins jeunes, soumis à des forces contraires, des envolées, des chutes, des élans et des déséquilibres, pour un spectacle qui n'est pas une mise en scène de texte, mais pas non plus vraiment du théâtre d'images, qui se situe entre danse et musique, entre tableau plastique et narration chaotique.

Ceux-qui-vont-contre-le-vent, de Nathalie Béasse était au Théâtre de la Bastille à Paris, mais vous pourrez aussi le voir en mars à Lorient, Strasbourg puis Villeneuve d'Ascq, puis dans d'autres villes de France.

Écouter la troisième partie de l'émission, consacrée à *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, de Nathalie Béasse.



MEDIAPART L'esprit critique Partager + Suivre Acast

L'esprit critique n°23, dernière partie autour de "Ceux-qui-vont-contre-le-vent" de Nathalie Béasse

L'esprit critique 20 février 2022 · 13 min · Écouter plus tard

Conditions d'utilisation

Pour en parler :

Ysé Sorel, que vous pouvez lire notamment sur le quotidien d'idées en ligne AOC

Caroline Châtelet, qui travaille notamment pour la revue *Regards*.

Jean-Pierre Thibaudat, dont les habitués de Mediapart connaissent le blog Balagan consacré au spectacle vivant.

L'esprit critique est réalisé par Samuel Hirsch et enregistré dans les studios de Gong.

([Écouter l'émission](#))



La Potion

Vimala Pons à Ikea : "J'ai une relation animiste avec les objets"

par Jeanne Lacaille

publié le 05/03/2022 à 13:00 - Mis à jour le 07/03/2022 à 14:48

▶ ÉCOUTER LE PODCAST (42:13)

LES DERNIERS ÉPISODES

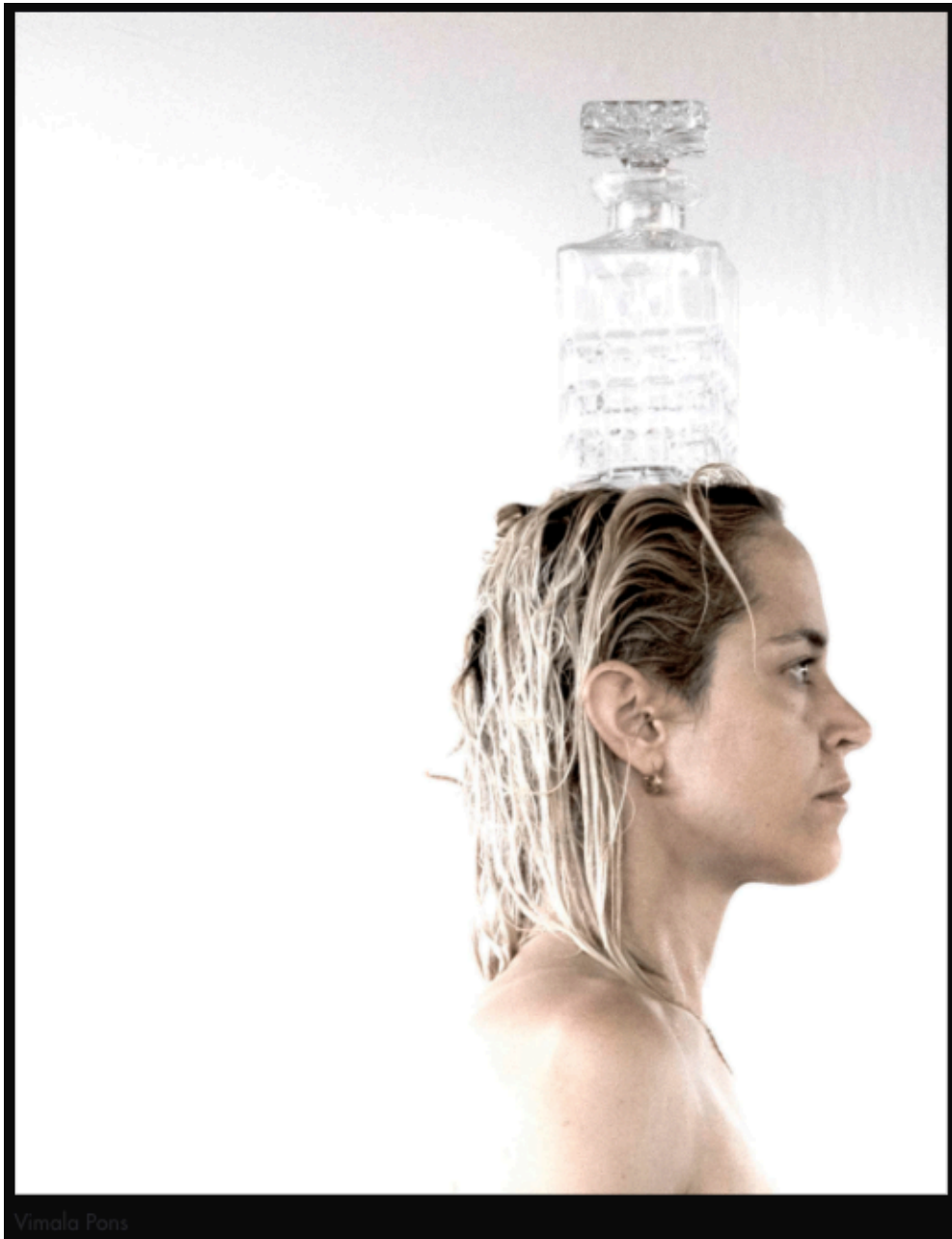
([Écouter l'émission](#))

Cette semaine, incroyable mais vrai, nous allons faire du shopping chez Ikea à Madeleine à Paris, sur une idée originale de Vimala Pons.

Actrice, musicienne et circassienne, c'est mon invitée dans La Potion cette semaine. Au programme de cet épisode : animisme, réincarnation, fakirisme, magie des détails et hot-dog suédois.

La foi peut-elle déplacer des montagnes ? Aucune idée.

Vimala Pons les porte sur le sommet de son crâne, elle, les montagnes, des montagnes d'objets, tour de force et d'équilibre dont elle a fait une spécialité. Par exemple, dans *Le Périmètre de Denver*, son nouveau spectacle en solo, Vimala Pons s'en donne à cœur joie en portant sur sa tête un mur de briques, une Fiat Panda, une carrière, un escalier et 12 cartons empilés dont le poids plume ne rend pas le défi plus aisé. Sinon dans la vie, Vimala porte aussi dans ses bottes des montagnes de questions, dans ses poches un jeu de cartes divinatoire nommé *Oblic Strategy* inventé par Brian Eno pour injecter à la manière du Yi King de la magie dans la création, et un joli prénom d'origine indienne qui signifie « celle qui triomphe ».



Vimala Pons

En quête constante d'hybridation, au théâtre comme au cinéma, Vimala Pons est une métamorphe hors-pair qui varie à l'infini les identités, les récits, les corps, les accents ou les genres, à grand renfort d'accessoires, de techniques et d'imagination, pour opérer sous les yeux du public des transformations époustouflantes. Comme lorsqu'elle ouvre *Le Périmètre de Denver* en Angela Merkel sous 16 kilos de vêtements et un masque en latex particulièrement réaliste, dont elle finit par se débarrasser avec la fougue d'un Fantômas au terme d'un strip-tease avec l'accent allemand.

Ce goût pour les glissements entre les terrains de jeux artistiques a toujours été là chez Vimala Pons qui a d'abord appris simultanément le tennis, le karaté et la guitare classique avant de se tourner vers les arts de la scène et de s'illustrer dans *GRANDE*, en duo avec son alter ego circassien Tsirihaka Harrivel.

Ou sur grand écran dans des films d'Antonin Peretjatko, Christophe Honoré, Alain Resnais, Bruno Podalydès ou encore chez Bertrand Mandico. En 2020, Vimala s'est aussi essayée au livre audio avec *La Mémoire de l'Homme Fente*, quand plus récemment, avec un EP nommé *Eusapia Klane*, on la retrouve alliée sonique du collectif et label WarrioRecords, piloté par sa grande amie RBK Warrior.

Prestidigitatrice du réel enchaînant les numéros de cirque comme les tours de magie à la scène comme à la vie, troublante, magnétique et facétieuse aussi... Vimala Pons est toujours là où on ne l'attend pas. Genre quoi ? Genre chez Ikéa.

Opinions [Agenda](#) [Abonnement](#) [Rechercher](#)
[Critiques](#) [Tête-à-tête](#) [Analyses](#) [Vidéos](#) [Affinités](#)



Critiques **cirque**

Le périmètre de Denver

S'il y a bien deux choses dans lesquelles Vimala Pons excelle, c'est donner vie à des personnages foutraques et porter des choses lourdes (sur sa tête). Mais quand elle fait les deux en même temps, dans *Le Périmètre de Denver*, des maximes s'écrivent en temps réel. Dis-moi ce que tu portes, je te dirai qui tu es.

Par Ainhoa Jean-Calmettes
publié le 27 janv. 2022



Ça en a pas vraiment l'air comme ça, dans tout ce bric-à-brac baigné de lumière rose, mais vous venez d'entrer dans un hôtel de thalassothérapie et quelqu'un vient d'être assassiné. À la fois espace mental et terrain de jeu, mi-rébus, mi plateau de Cluedo, la scène est calibrée pour résoudre une énigme. Différents indices trônent à proximité des familiers plots numérotés ; plus étranges, d'autres éléments gisent, de-ci, de-là : une voiture, plus loin une table de réunion, ici une colonne antique, là un escalier de brique. Tout – ou presque – passera entre les mains (et sur la tête) de l'autrice-performeuse. Mais il faut d'abord que la voix métallique lance son compte à rebours, façon télé-réalité.



« Time » / « Space ». Les horloges lumineuses s'allument et Vimala Pons se lance tambour battant dans la reconstitution de tous les scénarios possibles, incarnant tour à tour suspects et victime avec un talent transformiste à vous filer le tournis. Non seulement ça va vite, très vite, mais les coordonnées géographiques deviennent instables : en mentant, les personnages nous ont fait entrer dans le « Périmètre de Denver », cet espace mental où les frontières entre vérité et déformations ne sont plus si claires. Dans cette comédie humaine à la bizarrerie savoureuse, tout le monde ment, mais tout le monde a ses raisons. Et c'est plus à nous les faire comprendre qu'à concocter un alibi béton, que s'attellent nos personnages. Il y a Angela Merkel, première de la classe névrosée bien empêtrée par son envie de plaire et la charge mentale de sa très littérale carrière, Camille Fergusson, assureur fan de mini-golf qui a commencé à inventer des choses, sans doute parce qu'il s'ennuyait un peu trop, et puis Mathias Burden, l'hydrothérapeute canin, qui adore ponctuer ses phrases de faux pourcentages, parce qu'il a bien compris que la culture pouvait être une arme d'intimidation.

L'enchaînement des scènes a sans doute quelque chose d'un peu trop systématique, mais ces huluberlus portent avec ce qu'ils supportent – leur carrière, leurs retards, leurs interminables réunions ou leur désir de prendre la route – quelques perles de bon sens qui déraillent un peu la mécanique. Parce que oui, c'est toujours un peu fou « *toutes les choses compliquées que l'on fait pour se simplifier la vie* ». Oui, à trop vouloir construire nos relations, on bâtit parfois des murs avec nos amours. Et oui, ce serait peut-être plus simple de ne pas vivre « *dans l'oubli de nos métamorphoses* » si on « *changeait de nom après chaque changement important* ». Qu'il est possible de rire avec tendresse des petites mesquineries et des vertiges existentiels, ils n'ont pas besoin de le prononcer, c'est le spectacle lui-même qui s'en charge.

> **Le Périmètre de Denver de Vimala Pons** a été créé le 14 février au CDNO, Orléans ; du 10 au 12 février au Centre Pompidou, Paris ; du 16 au 26 février au Centquatre, Paris ; du 9 au 13 mars au TAP, Poitiers ; du 22 au 24 mars au Lieu Unique, Nantes ; les 30 et 31 mars au Halles Schaerbeek, Bruxelles ; le 8 avril au Théâtre de l’Arsenal, Val-de-Reuil dans le cadre du festival Spring ; les 13 et 14 avril à Bonlieu, Annecy ; les 5 et 6 mai à La Coursive, La Rochelle ; du 17 au 21 mai à la MC2, Grenoble

> **Eusapia Klane de Vimala Pons**, album à paraître le 25 février, Warriorecords

Crédit photo : Makoto Chill Ôkubo

ACTU

Hommage à LEONARD COHEN



H-BURNS
with
THE STRANGER QUARTET
& invité.e.s

DIMANCHE 13 MARS 2022
CONCERT ASSIS - 18H

LE TRIANON

L'agenda culturel de la semaine du 14 février

14 FÉVRIER 2022 | PAR AMINATA FOFANA

Comme chaque semaine, retrouvez une belle sélection d'événements culturels... suivez ce guide !

La première de Vilama Pons au 104

Vilama Pons présente son spectacle *Le Périmètre De Denver* du 16 février au 26 février au **Cent Quatre Paris** dans le cadre du festival Les Singulier.e.s.

C'est une performance basée sur un fait divers, un meurtre dans une station balnéaire anglaise. L'artiste s'amuse et propose un panel de sept figures en déséquilibre, « Celui qui se voile la face n'est pas toujours celui qu'on croit ».

plus d'informations [ici](#)

Soirée Love au musée Rodin

En ce 14 février, jour de la Saint-Valentin, **le musée Rodin** propose une jolie visite pour l'occasion. A partir de 18 heures jusqu'à 23 heures, vous pourrez admirer les jardins et le musée décorés avec éclairages et musique autour du thème de l'amour.

plus d'informations et billetterie [ici](#)

La clôture de Faits d'Hiver

Le Festival de danse Faits d'Hiver touche à sa fin le 16 février. Après un mois rempli de spectacle intense, la clôture est assurée par la compagnie K622 qui présente *Blitz*. La soirée clin d'oeil en hommage à **Mié Coquempot** sera composé de deux soli issus du répertoire de la cie K622-Mié Coquempot, AN H TO B & NOTHING BUT et d'une jam session avec des interprètes complices de la compagnie.

plus d'informations [ici](#)

Réouverture des clubs

Depuis le début de la crise sanitaire, le monde de la nuit s'est peu à peu éteints au fil des mois de restriction.

2 mois après la fermeture des discothèques, c'est leurs grands retours le 16 février ! Vous pourrez de nouveau profiter de vos soirées et danser dans boîtes et bars si vous disposez d'un pass vaccinal. Le port du masque à l'intérieur et/ou la présentation d'un test de dépistage négatif pourraient être exigés selon la situation sanitaire.

Un autre monde de Stéphane Brizé (film)

Le nouveau film de Stéphane Brizé sort en salle ce mercredi 16 février. Il met en scène Vincent Lindon et Sandrine Kiberlain dans un drame abordant famille, travail et la pression que l'un exerce sur l'autre. Cadre d'entreprise, Philippe Lemesle a des difficultés pour répondre aux directives de son entreprise. C'est pourtant à ce moment que sa femme et lui se sépare, leur relation s'est usée face à la pression de son travail.

H-Burns & The Stranger Quarter au Trianon

Après la Philharmonie de Paris, **H-Burns** revient sur scène au Trianon le 13 mars 2022 accompagné de son groupe The Stranger Quarter. Ils reprendront les titres de Léonard Cohen (décédé en 2016).

plus d'informations billetterie [ici](#)

Le festival Spring 2022



Après deux annulations, SPRING 2022 se déroulera du 3 mars au 2 avril et présentera 16 créations.

Cela n'est jamais arrivé et n'arrivera plus, il s'agit d'un effet domino, résultant de ces deux années terribles. À ces 16 créations s'ajoutent 5 autres spectacles créés cet l'automne sur un des plateaux de la Plateforme 2 Pôles cirque en Normandie qui pilote aussi SPRING. Concernant les signatures fortes, signalons le spectacle franco-brésilien signé Maroussia Diaz Verbèke et le collectif Instrumento de Ver, ou encore celui de Vimala Pons. Citons aussi Out of the blue, la collaboration de Frédéric Vernier et Sébastien Davis-VanGelder, qui se déroulera en apnée dans un aquarium. Mais aussi Personne de Yann Frisch, Warning du Cirque Inextremiste, Fissure de Camille Boitel, Play/Replay de The Rat Pack Cie, qui retrouve Chinese Man pour une composition inédite et s'associe cette fois à Jos Houben. Sans oublier Blanc de Sébastien Wojdan, un solo baigné d'humour sous forme d'autofiction, traitant de son rapport à l'hypocondrie...

La thématique de cette 13ème édition souligne un atemporel du cirque – sa relation à l'objet, qu'il soit agrès ou accessoire – dynamité par les nouvelles générations.

C'est la ligne de force qui va traverser cette édition, sous-titrée Cirque et objets, Objets de cirque. Qu'il s'agisse d'agrès ou d'éléments scénographiques, les circassiens occupent le terrain avec des objets divers et variés. Certains d'entre eux sont particulièrement représentatifs de ce rapport à l'objet, qui constitue l'une des caractéristiques marquant l'évolution des écritures circassiennes contemporaines. Prenons Pli de Inbal Ben Haïm, une création entièrement pensée avec des suspensions en papier ! Mais aussi Searching for John de Stefan Kinsman, qui narre la vie d'un cow-boy dans une cabane, au fin fond du Far West. Ici pas un mot, c'est l'univers des objets qui raconte l'histoire... Ou encore Blanc : on assiste à l'invasion des objets, partout sur le plateau !

Le Festival Les Singulier·e·s 2022 au 104



La 6e édition du Festival Les Singulier·e·s se déroulera du 18 janvier au 26 février 2022 et révèle des nouvelles créations toutes transdisciplinaires, à travers la question des portraits ou autoportraits et prend cette année une couleur encore plus féminine.

Mathilda May Avec Sly Johnson

ECHOS

18 > 22.01.2022

Lior Shoov

Solo Collectif

19 > 20.01.2022

Clédat & Petitpierre et Olivier Martin-Salvan

Panique !

22.01.2022

Jean-François Spricigo

si l'orage nous entend

27.01 > 05.02.2022

Christian Rizzo

en son lieu

02 > 05.02.2022

Kaori Ito

Chers

03 > 05.02.2022

C'LE CHANTIER : Marie Rémond et Caroline Arrouas

Delphine et Carole

04 > 05.02.2022

Philippe Dupuy, Dominique A, Stéphan Oliva et Sébastien Boisseau

J'aurais voulu faire de la bande dessinée

07 > 08.02.2022

Tsirihaka Harrivel

LA DIMENSION D'APRÈS

08 > 20.02.2022

Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch

[3AKLIN] JACQUELINE

08 > 12.02.2022

Chloé Moglia et Marielle Chatain

L'Oiseau-Lignes

10 > 12.02.2022

Leïla Ka

Pode Ser et C'est toi qu'on adore

10 > 12.02.2022

C'LE CHANTIER : Alexander Vantournhout / not standing

VanThorhout

10 > 11.02.2022

Vimala Pons

Le Périmètre de Denver

16 > 26.02.2022

THÉÂTRE - CRITIQUE

Le Périmètre de Denver de Vimala Pons



CENTQUATRE-PARIS ET CENTRE
POMPIDOU / TEXTE ET MISE EN
SCÈNE VIMALA PONS

Publié le 27 janvier 2022 - N° 296

PARTAGER SUR

 FACEBOOK

 TWITTER

 LINKEDIN

 MAIL

 INTÉGRER

On attendait avec impatience la nouvelle création de Vimala Pons, artiste surdouée qui trace sa route entre les lignes. *Le Périmètre de Denver* est son premier spectacle en solo.

Il n'y a que Vimala Pons pour incarner sur scène une Angela Merkel qui raconte dénudée sa rencontre avec une conseillère d'orientation, tout en maintenant un énorme cairn de rochers factices en équilibre sur sa tête. L'artiste touche-à-tout et facétieuse, comédienne de théâtre et de cinéma, circassienne, musicienne, commence son spectacle tambour battant. En forme de clin d'œil au précédent, *Grande*, elle effeuille à toute vitesse les multiples couches de vêtement qui la transforment en bibendum, racontant qu'elle regrette d'avoir trop pensé à sa carrière (d'où les pierres sur la tête), ce qui l'a menée à répéter sans cesse la même chose (enlever ses vêtements), le tout avec sur le visage le masque en latex de l'ex-chancelière allemande. Début tonitruant qui introduit aussi la trame de son spectacle : la recherche du meurtrier de Stéphane Dosis, troll professionnel, assassiné dans sa chambre d'hôtel de thalassothérapie. Une idée cocasse bien qu'inspirée d'un fait divers réel, qui sert avant tout à passer en revue les personnages suspects dans une sorte d'interrogatoire, où chacun est amené à mentir et à entrer ainsi dans ce fameux « périmètre de Denver ». Cet espace dans lequel il faut devenir un autre pour maintenir vivante la dimension parallèle que le mensonge contribue à créer.

Entretien / Vimala Pons

J'ai totalement arrêté de mentir

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE VIMALA PONS

Après l'immense succès ô combien mérité de *Grande*, Vimala Pons est de retour avec une création autour du mensonge.

Comment est né ce projet du *Périmètre de Denver* ?

Vimala Pons : Il est né d'une envie d'aller vers la fiction et de travailler sur le mensonge. C'est un spectacle qui reprend un fait divers qui s'est produit à Brighton en 2008, un meurtre mystérieux dans un hôtel de thalassothérapie. Les sept personnages que j'interprète sont interrogés. Leurs versions se recourent mais diffèrent. J'ai épluché tous les *Colombo* pour mener cette enquête. Le périmètre de Denver est aussi un concept en psychologie qui désigne l'espace mental que l'on ouvre quand on se met à mentir. Cet espace m'intrigue beaucoup. On pratique tous plus ou moins le mensonge indolore, les petits mensonges du type « j'arrive dans 5 minutes » alors qu'on sait très bien qu'on sera davantage en retard. Quand je me mets à mentir, des images parallèles commencent à tourner dans mon cerveau, et je me demande où va cette réalité parallèle que créent nos mensonges, qui n'est pas perceptible mais qui doit survivre quelque part.

Serez-vous seule sur scène ?

V.P. : Oui, j'interprète tous les protagonistes. Tsirihaka Harrivel, avec qui nous avons créé *Grande*, est collaborateur artistique sur ce projet, comme moi sur le sien. Les personnages sont plutôt âgés et j'ai travaillé avec un atelier de cinéma qui a fait des prothèses de visage



© V. Pons et L. Gangloff

« Il s'agit d'explorer comment on peut se déconstruire pour mieux se comprendre. »

en silicone très réalistes. Certains d'entre eux sont connus. Chacun est lié à un objet important dans sa vie, qu'il va apporter sur scène et entreprendre de détruire. Il s'agit d'explorer comment on peut se déconstruire pour mieux se comprendre. Beaucoup de paroles sont portées à travers des voix transformées sur des nappes de son, d'une musique que je compose, un peu comme chez Laurie Anderson. La théâtralité est contrainte par la physicalité du cirque, avec beaucoup de métamorphoses, comme j'adore faire.

Propos recueillis par Éric Demey

Du 17 au 21 mai 2022, relâche le 19.

Spectacles > Cirque > Les réalités augmentées de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel au 104

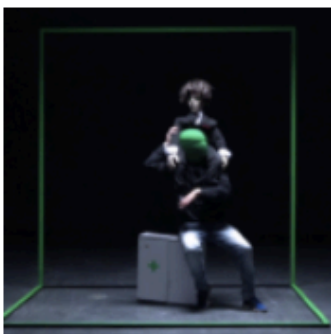
CIRQUE



Les réalités augmentées de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel au 104

18 FÉVRIER 2022 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

*Au Centquatre, le festival Les Singulier.e.s bat son plein depuis la **fin de la grève**, l'occasion de voir les dernières créations de Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons : La dimension d'après et Le Périmètre de Denver, deux manifestes sur la relation déformée à la réalité. Indispensable.*



Au commencement il y avait la chute.

Le 4 octobre 2017, **Tsirihaka Harrivel** fait une chute de huit mètres lors de *Grande*. Il s'en sort presque indemne. Quelques semaines après, dans *Libération*, il témoignait de ce miracle : « *A l'école de cirque, j'ai fait du mât chinois en spécialité, qui suppose une ascension spectaculaire et où il y a beaucoup de chutes. Et finalement, je n'ai gardé que la chute. Prendre les mots au pied de la lettre, s'accrocher à un mât, à un objet, ou à un sentiment : cela a des résonances réelles dans notre vie* ». Il a donc chuté en étant conscient de chaque seconde. Cinq ans après, il est temps pour lui, visiblement, de nous raconter, à sa manière, et sans cirque ou presque, ces huit mètres là.

La scène est occupée par un bonhomme en carton qui nous parle et nous prévient : « Je voulais prendre la parole avant de commencer pour exposer ce que vous allez voir. C'est l'histoire d'une personne marquée par l'image d'une chute. La chute a duré une demi-seconde ». Le spectacle, une heure, est le récit en vidéo et en chanson de cette demi-seconde où tout a failli basculer. Nous passons par huit états, de 8 à 1 mètre. De « quelque chose de pas prévu » à « Tour de contrôle ».

L'espace est blanc, il y a un panneau transparent qui floute ce qui se passe derrière. Cela fait des formes lumineuses. Il y a des objets sur des tiges comme des balançoires à deux sièges. Il n'y aura pas d'acrobatie, pas de mouvement brusque. Il y aura ce cauchemar où tout du long, ce personnage dont les yeux deviennent des écrans est soutenu par une petite Vimala Pons en marionnette. Lui est également musicien et ce sont les titres de *La dimension* qui sont joués en live .



On ne comprend pas tout. Il parle un peu comme un jeune youtubeur, ça mitraille. Il dirige la lumière qui semble être prise de folie aléatoire. C'est seulement à la fin que la beauté et la tristesse nous envahissent. Une fois que les personnages sortent de l'écran pour montrer et délivrer ce qui se cachait. Ce qui se cachait c'est qu'il est impossible justement de comprendre. Parce que de façon majoritaire, les spectateurs n'ont pas fait une chute libre de huit mètres pour s'en relever « presque » indemne.

Sans aucune transition, *La dimension d'après* se termine à 20H30 et *Le Périmètre de Denver* commence à 20H30, nous allons à pas vifs jusqu'à la plus grande salle du Centquatre. Autre espace. Du petit, de l'intime, nous passons à l'immense et au multiple. Il y a des gros cailloux, une porte, un escalier, une table avec des hommes gonflables assis tout autour. La lumière est rose au fond, elle pourra être verte ou jaune selon le moment.

Une grosse dame nous parle avec un accent allemand, elle va bientôt porter sur ses épaules toute une « carrière » de pierre. **Vimala Pons** est donc Angela Merkel « charmante politicienne allemande » et elle se plaint de tout ce poids qui pèse lourd ! Alors, elle est venue se détendre en thalasso ! Nous comprenons que nous sommes dans une enquête policière au moment de la reconstitution : faire comme si c'était vrai alors que tout le monde sait que c'est faux.

La pièce ne fait que troubler nos perceptions. Vimala Pons est une clown précise. Comme *Dans la dimension d'après*, elle délivre tous ses secrets en se défaisant de ses personnages à vue. La bande son également efficace est signée de Vimala Pons. D'ailleurs, nous en retrouverons bientôt **une partie** sur l'EP « Eusapia Klane » qu'elle sort sur le label Warriorecords (oui, celui de Rebeka Warrior !).

Le Périmètre de Denver est un espace qu'on crée quand on ment. C'est une zone mentale et plus précisément une boucle de temps qui se répète en s'adaptant à de nouvelles situations.

Alors, tous les protagonistes sont appelés à témoigner. A commencer par la victime, un hydrothérapeute, une retraitée, un chef de la sécurité, et un assureur. Vimala est éblouissante dans ses transformations, on y croit à chaque fois.

La pièce nous rappelle que c'est pour de faux, mais c'est quand même beau. Ce qui est vrai c'est l'exigence, et un rapport au temps millimétré. On rit aux éclats face aux trouvailles de scénographie. Un conseil : regardez bien partout !

La dimension d'après, jusqu'au 20 février. *Le Périmètre de Denver* jusqu'au 26 février. **Informations et listes d'attentes [ici](#)**

Visuels :

©Sylvain Verdet

© Makoto Chill Ôkubo

Les Solis 2022 au CDN d'Orléans



Le Centre Dramatique National d'Orléans présente du 4 au 14 janvier l'édition 2022 de son festival SOLI dont les thèmes sont ceux des paroles sonores et du cirque de création. Avec des créations autour de textes de Maylis de Kerangal, d'Annie Ernaux, de Céline Minard avec les compositions musicales de l'IRCAM, et les spectacles très attendus de Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel.

Le Programme

du 4 au 8 janvier, à partir de 13 heures, atelier du CDN : « Musiques fictions », épisodes d'immersion sonore créé par l'IRCAM

Mardi 4 janvier à 20 heures 30 et mercredi 5 janvier à 19 heures 30, Salle Vitez : « M.E.M.M. Mauvais endroit Mauvais moment », avec **Alice Barraud** (Chronique d'une reconstruction par les mots, par le corps, par le rire)

Vendredi 7 janvier à 19 heures 30 et samedi 8 janvier à 18 heures, au Théâtre des Longues Allées de St Jean de Braye : « Jeanne et le Orange et le Désordre », avec **Louise Emö** (une femme, une mère, un fils, un couple, une vie professionnelle)

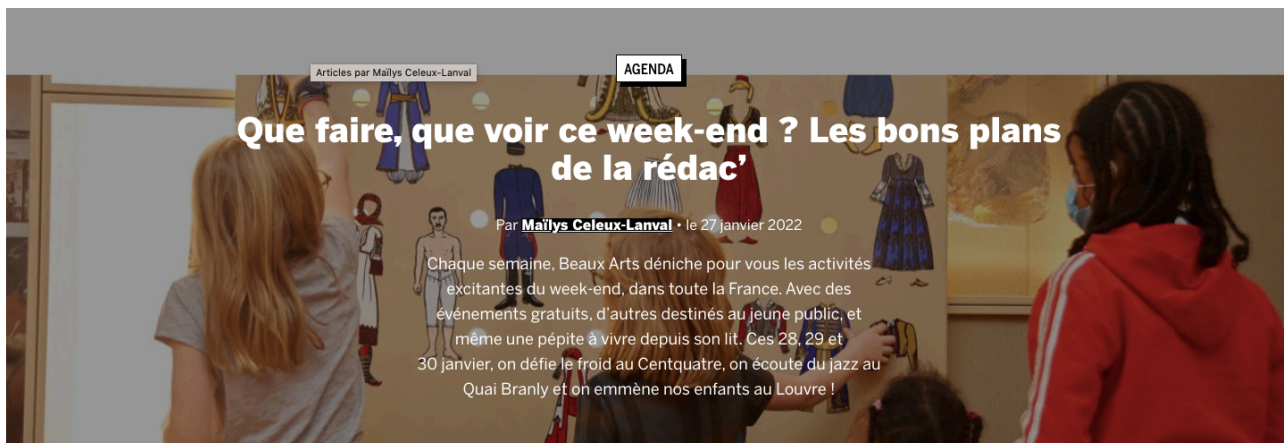
Vendredi 7 janvier à 21 heures 30 et samedi 8 janvier à 20 heures, salle Vitez : « Pli », avec **Inbal Ben Haim** (où le papier envahit la scène)

Mardi 11 janvier à 19 heures 30, mercredi 12 janvier à 19 heures 30 et jeudi 13 janvier à 18 heures, salle le Kid : « Tenir debout » avec **Suzanne De Baecque** (Laboratoire de création) – Entrée libre sur réservation

Mardi 11 janvier à 20 heures 30, mercredi 12 janvier à 20 heures 30 et vendredi 14 janvier à 21 heures 30, salle Barrault : « Le Périmètre de Denver » avec **Vimala Pons** (le mensonge, le cirque et la pesanteur)

Judi 13 janvier à 19 heures et vendredi 14 janvier à 19 heures 30, salle Vitez : « la Dimension d'après » avec **Tsirihaka Harrivel** (quand la chute a le pouvoir de nous élever)

Judi 13 janvier à 20 heures 30 et vendredi 14 janvier à 18 heures, Atelier du CDN : « Pièce sans acteur(s) », de **François Gremaud** et **Victor Lenoble** (Mystère !)



1. Au musée du quai Branly, les rythmes jazz de Johannesburg



Indaba Is ⓘ

Faire le portrait d'une ville par sa scène musicale, n'est-ce pas une idée qui swingue ? Ce dimanche, le théâtre Claude Lévi-Strauss fait voyager nos oreilles jusqu'en Afrique du Sud... ou, plus exactement, jusque dans les townships de Johannesburg, vibrant au rythme d'un jazz hyperactif et créatif. Six musiciens sont réunis sur scène (voix, batterie, contrebasse, guitare, saxo et flûte) et allient clins d'œil aux traditions musicales à une inventivité absolue. Un très beau rendez-vous qui réveillera le

dernier dimanche de janvier !

→ Indaba is

15 / 10 €

Ce dimanche 30 janvier 2022 à 17 h

[Informations et réservations en ligne](#)



2. Au 104, un festival (très) excitant !



Festival « Les Singulier-e-s » ⓘ

Depuis le 18 janvier et jusqu'au 26 février, le festival Les Singulier-e-s réunit musiciens, plasticiens, danseurs, comédiens et circassiens dans une vaste et multiple exploration du format du portrait (et de l'autoportrait). À ne pas manquer ? L'expo photo d'Eléa-Jeanne Schmitter, « 40 ans, 70 kg », le projet vidéo de Gabrielle Stemmer qui s'invite chez des femmes se filmant en train de faire le ménage (au cas où vous auriez manqué le phénomène étrange des « cleanfluenceuses »), les créations scéniques des géniales Kaori Ito, Vimala Pons, Chloé Moglia... Ou encore les différents spectacles estampillés « C'le

chantier », qui ont le chic d'être tous gratuits !

→ Festival Les Singulier-e-s

20 / 18 / 16 / 15 / 10... € / gratuit pour certains programmes

Du 18 janvier au 26 février

CENTQUATRE-PARIS

5 Rue Curial • 75019 Paris
www.104.fr

3. À Nantes, le music-hall sous toutes les coutures

À deux pas de la gare de Nantes, le Lieu unique (installé dans l'ancienne biscuiterie LU) se place ce week-end sous le signe du music-hall, forme ultra-festive dédiée à la musique autant qu'à l'humour et au glamour. Pour ce faire, trois invités : les chorégraphes et metteurs en scène Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin, qui n'avaient jamais travaillé ensemble... jusqu'à ce qu'ils se découvrent une passion commune pour l'art oublié du music-hall ! Un joli rendez-vous où danse, musique, théâtre et chanson se rencontrent joyusement.



Music All ⓘ

→ Music all

24 / 12 €

Les 28, 29 janvier à 21 h, le 30 janvier à 18 h

[Informations et réservations en ligne](#)

Le Lieu unique

Ouvert du mardi au samedi de 12h à 19h

Rue de la Biscuiterie • 44000 Nantes

www.lelieuunique.com

4. À Vitry-sur-Seine, redécouvrir le MAC VAL



C'est l'info qui a agité le monde de l'art cette semaine : Alexia Fabre, directrice du MAC VAL depuis 1998, quitte son poste pour l'École nationale des beaux-arts de Paris. L'occasion de (re)faire, vite, un tour dans le premier musée d'art contemporain ouvert en banlieue parisienne, dont la belle architecture signée Jacques Ripault héberge une programmation passionnante – actuellement, la collection permanente « À mains nues » s'intéresse à la « réinvention de soi ». Ce week-end, donc, deux types de visites guidées de la collection sont prévus : rendez-vous à 16 heures pour la « VIP : Visite Inattendue à Partager », réservée aux enfants de plus de 11 ans et aux adultes, ou à 14h30 (seulement le dimanche), pour la « VTT : Visite Tout Terrain » qui s'adresse aux familles et aux enfants à partir de 4 ans.



VTT : Visites Tout Terrain au Mac Val ⓘ

→ Visites guidées

Gratuites avec le ticket d'entrée (5 / 2,5 €)

« VIP : Visite Inattendue à Partager » : samedi et dimanche à 16 h

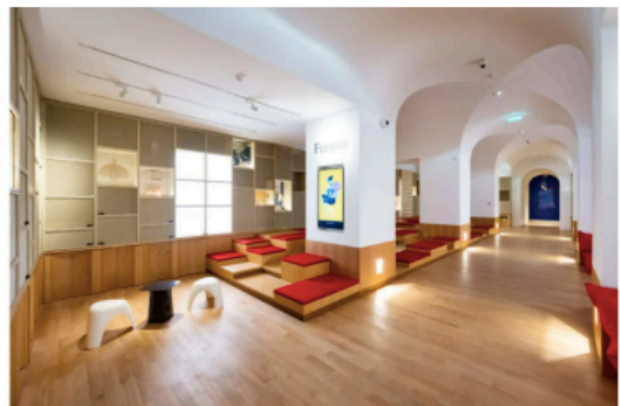
« VTT : Visite Tout Terrain » : dimanche à 14h30

[Informations en ligne](#)

5. Côté kids : au musée du Louvre, un nouvel espace !



Le Louvre avait déjà la Petite Galerie, qui destine chaque année une exposition thématique aux enfants (en ce moment : « Venus d'ailleurs. Matériaux et objets voyageurs »). En parallèle de « Paris-Athènes. Naissance de la Grèce moderne 1675 – 1919 », le voici qui inaugure un nouveau lieu pour les marmots, dit le Studio. Au menu : des activités en continu telles que des coloriages géants, des puzzles, des jeux de construction, la mise à disposition de livres passionnés de Grèce... Et, ponctuellement, des ateliers, des concerts et des contes. Bref, tout pour découvrir autrement, en mouvement et en jouant, l'univers dense d'une exposition pointue !



Activité en autonomie dans le Forum, musée du Louvre ⓘ

→ **Le Studio**

Entrée libre avec le ticket du musée (17 € en tarif plein, gratuit pour les -26 ans)

Du 15 décembre 2021 au 7 février 2022

[Informations et réservations en ligne](#)

Paris-Athènes : Naissance de la Grèce moderne 1675 - 1919

Du 30 septembre 2021 au 7 février 2022

www.louvre.fr

Musée du Louvre • Rue de Rivoli • 75001 Paris

www.louvre.fr

Venus d'ailleurs. Matériaux et objets voyageurs

Du 22 septembre 2021 au 4 juillet 2022

www.louvre.fr

Musée du Louvre • Rue de Rivoli • 75001 Paris

www.louvre.fr

6. C'est gratuit ! Une association, deux lieux, deux expositions

Connaissez-vous l'Ahah ? Cette association créée en 2017 a pour but (non lucratif !) d'accompagner et d'aider la création contemporaine, notamment à travers ses deux lieux d'exposition, distants de 5 minutes à pied dans le quartier d'Oberkampf à Paris. Cette fois-ci, on découvre à la cité Griset le travail de l'Italien Enrico Bertelli (né en 1959), dont les œuvres font dialoguer peintures et photographies ; rue Moret, dans la galerie sur rue de l'association, place à Vincent Dulom (né en 1965) et à ses dessins en trois dimensions réalisés à partir de fils d'acier...
Une beauté !



Vue de l'exposition d'Enrico Bertelli « Dove Sei ? » ⓘ

→ Enrico Bertelli. Dove Sei?

Du 22 janvier 2022 au 26 mars 2022

lahah.fr

Association Ahah • 4 Cité Griset • 75011 Paris

www.cnap.fr

Vincent Dulom. Tracer le peu

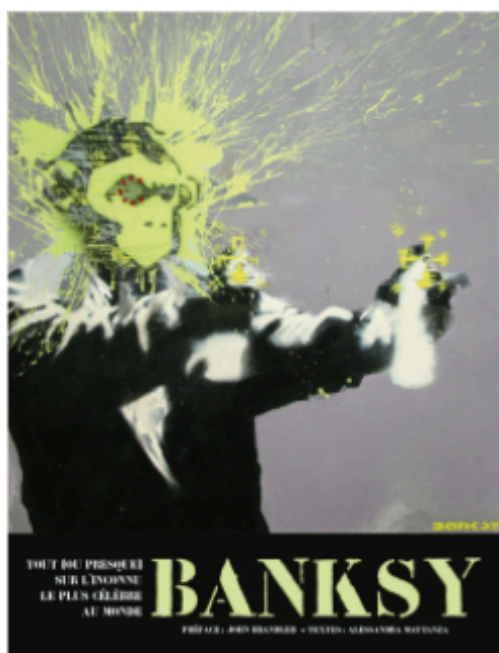
Du 22 janvier 2022 au 26 mars 2022

lahah.fr

Association Ahah - Moret • 24 Rue Moret • 75011 Paris

lahah.fr

7. Pas envie de sortir ? Banksy sur canapé



Banksy. Tout (ou presque) sur l'inconnu le plus célèbre au monde ⓘ
par Alessandra Mattanza

Le mystère Banksy n'a pas fini de nous fasciner ! Avec ce nouvel ouvrage ambitieux, la journaliste spécialiste de street art Alessandra Mattanza livre un panorama complet du plus secret des artistes de rue, l'un des plus engagés également. Quels sont ses motifs, ses obsessions, les messages qu'il porte ? Réponses en 240 pages illustrées de ses œuvres les plus mythiques – et on ne boude pas le plaisir de retrouver ses pochoirs emblématiques.

→ Banksy. Tout (ou presque) sur l'inconnu le plus célèbre au monde

29,90 €

Par Alessandra Mattanza

Éditions Alternatives - 240 pages

[Informations et commandes en ligne](#)



Mes balades artistiques

Avec Vimala Pons pour son premier spectacle en solo, *Le Périmètre de Denver*

Publié il y a une heure

Lectures (2)

création théâtre

cirque

théâtre

musique

interview



♥ 0 🎧 2

([Écouter l'émission](#))

Je poursuis mes rencontres autour de la première œuvre. Aujourd'hui, je vous propose de passer 45 minutes avec Vimala Pons, performeuse, interprète, auteure. Elle met en scène son premier spectacle en solo, *Le périmètre de Denver*. Ce périmètre est l'espace que l'on crée au moment de mentir. Et le mensonge est très présent dans cette création. Sont réunis 6 personnages dans une thallassothérapie. L'un d'eux va mourir mystérieusement, les 5 autres deviennent donc suspects. Commence alors une enquête autour de la vérité, de la perte, du mensonge et de ce que chacun peut ou doit porter.

Avec Vimala Pons, nous avons parlé de son amour de la fiction, de l'importance des objets, du rôle des ratages et des quiproquos pour créer, de sa volonté de polysémie et la manière de travailler cela sans oublier quelques questions sur les premières fois.

En tournée

22, 23, 24 mars - Nantes (Le Lieu Unique)

30, 31 mars - Bruxelles (Halles de Schaerbeek)

8 avril - Val-de-Reuil, Festival SPRING (Théâtre de l'Arsenal)

13, 14 avril - Annecy (Bonlieu)

5, 6 mai - La Rochelle (La Cursive)

17, 18, 20, 21 mai - Grenoble (MC2)



Rencontre avec Vimala Pons : "Je n'ai pas les épaules pour être sur les réseaux sociaux"

CINÉMA 04 MARS 2022



Circassienne, actrice et musicienne, Vimala Pons occupe une place à part dans le paysage artistique français, arrivant toujours à créer la surprise avec ses projets aussi dantesques que fantasques. Celle qui a tourné avec Paul Verhoeven, Jacques Rivette et Christophe Honoré défend sur scène un nouveau spectacle, dense, sportif et profond, *Le Périmètre de Denver*, qui nous fait réfléchir à l'équilibre précaire de vies en proposant d'impressionnantes "acrobaties". Alors qu'elle vient de sortir un livre audio reprenant en partie la musique de cette création au succès phénoménal, rencontre avec une artiste aussi physique et drôle qu'éminemment cérébrale.



@ Makoto Chill Ôkubo

Y-a-t-il une seule chose qui ne soit pas à la portée de Vimala Pons ? Dans *Le Périmètre de Denver*, sa création mêlant cirque, enquête policière et théâtre qui a fait sensation au Centre Pompidou et au 104 à Paris (et qui tourne en ce moment en France), elle porte sur la tête des objets pouvant aller jusqu'à vingt-huit kilos. Mais pour celle qui s'est formée jeune au karaté et au tennis à haut niveau (ainsi qu'à la guitare classique et à la clarinette), les prouesses semblent n'être qu'une bagatelle.

À la fois très physique et très intello, l'actrice multiplie depuis ses débuts les pratiques artistiques. Elle a étudié l'histoire de l'art à Paris 4 et celle du cinéma à Paris 8 avant d'intégrer, en classe libre, le Cours Florent puis le Conservatoire d'art dramatique de la capitale. Mais sa liberté, elle la tient d'une année passée au Centre national des arts du cirque. Jongleuse dans l'âme (comme au sens littéral), c'est là qu'elle découvre qu'elle aime porter des objets sur la tête.

Ce sens du défi insensé contribue au charme poético-tragico-comique d'une actrice qui fascine les cinéastes les plus aventureux. À l'affiche du nouveau **Bertrand Mandico**, *After Blue (Paradis sale)*, Vimala Pons a tourné pour la crème du cinéma indépendant et de celui d'auteur, mêlant **Nouvelle Vague** et nouvelle génération telle une équilibriste de haut vol. On l'a vue chez **Paul Verhoeven**, **Christophe Honoré**, Benoît Jacquot, Alain Resnais, **Philippe Garrel** ou encore Jacques Rivette. Soit autant de réalisateurs convaincus par son mélange unique de féminin et masculin et sa présence sauvage et brute, quasi animale, qui, dans chaque film, aime le spectateur.

Toujours sur le fil, Vimala Pons sort aujourd'hui un livre audio (son troisième projet musical) qui raconte l'histoire d'une retraitée qui part en road trip. Inspiré par *Le Périmètre de Denver*, ce récit étrange et hypnotique prouve, une fois encore, l'imagination débordante de l'artiste. Une artiste capable de vouloir envoyer – encore adolescente – le scénario de *Hook 2* (qu'elle avait écrit en anglais) à **Steven Spielberg** et de raconter des choses assez folles – et parfois inventées – en interview. Rencontre.



@ Frédéric Lemaitre

Numéro : Lors des représentations de votre "comédie" policière *Le Périmètre de Denver*, vous portez des objets très lourds sur votre tête. D'où cette idée est-elle venue ?

Vimala Pons : J'ai commencé avec des choses très petites à l'école de cirque comme une balle ou un livre. Et puis au fur et à mesure, je me suis dit que ce serait intéressant de porter des morceaux de décor sur ma tête, comme s'il s'agissait de souvenirs qui s'échappaient de l'esprit de quelqu'un. Un peu comme si on pensait à quelque chose d'abstrait et que cela se concrétisait visuellement. Cela renvoie également à des concepts de déséquilibre et d'équilibre qui peuvent s'appliquer à de nombreux domaines différents et me passionnent. On vit tous avec des déséquilibres émotionnels. Il y a aussi l'idée de "porter" des choses qui m'intéresse. On peut porter des vêtements autant qu'un discours. Et puis il y a ce qu'on supporte dans la vie... Je voulais tirer tous les fils de cette spécialité circassienne du port d'objets dans leurs significations les plus profondes. Plus mon âge augmente, plus la taille des objets augmente. Je tente d'amener cette pratique à une sorte d'acmé : arriver à porter les choses les plus lourdes possible.

Comment vous-êtes vous préparée physiquement pour le spectacle ?

J'ai fait beaucoup de sport à haut niveau, enfant. Mais le cirque n'est arrivé qu'à vingt-quatre ans. Je me suis beaucoup développée physiquement, grâce à un coach et je suis suivie par des kinés. J'ai fait travailler certains muscles, notamment les paravertébraux qui nous permettent de nous tenir droit. Et puis j'augmente les charges petit à petit. Au début du spectacle, je porte seize kilos de vêtements sur moi, accumulés en plusieurs couches, et quinze kilos de pierres sur la tête. Chaque objet porté pèse au moins douze kilos. Et la voiture que je mets sur ma tête à la fin pèse vingt-huit kilos.

Une fois qu'on est capable de porter vingt-huit kilos sur la tête, comment peut-on aller au-delà ?

Je ne sais pas ! Mais ce qui me tient, c'est que j'aime bien raconter des histoires ... et le faire en essayant de créer une langue particulière qui utilise plusieurs outils très différents : l'équilibre, la parole, le son, le striptease, les accessoires... Aller au-delà, ce serait donc arriver à m'améliorer dans ma façon de provoquer des émotions qui suscitent des questions. Le tout, avec une dimension physique assez aiguë car je trouve que cela ajoute une tension dans l'histoire racontée quand il y a des enjeux physiques.



Dans votre spectacle, on voit des ruines et des choses qui sont détruites sur scène. Avec la pandémie puis l'Ukraine, cela fait écho à des choses graves qui se passent en ce moment. Est-ce l'air (poisseux) du temps qui vous a imprégnée ou cela vient-il de choses plus personnelles ?

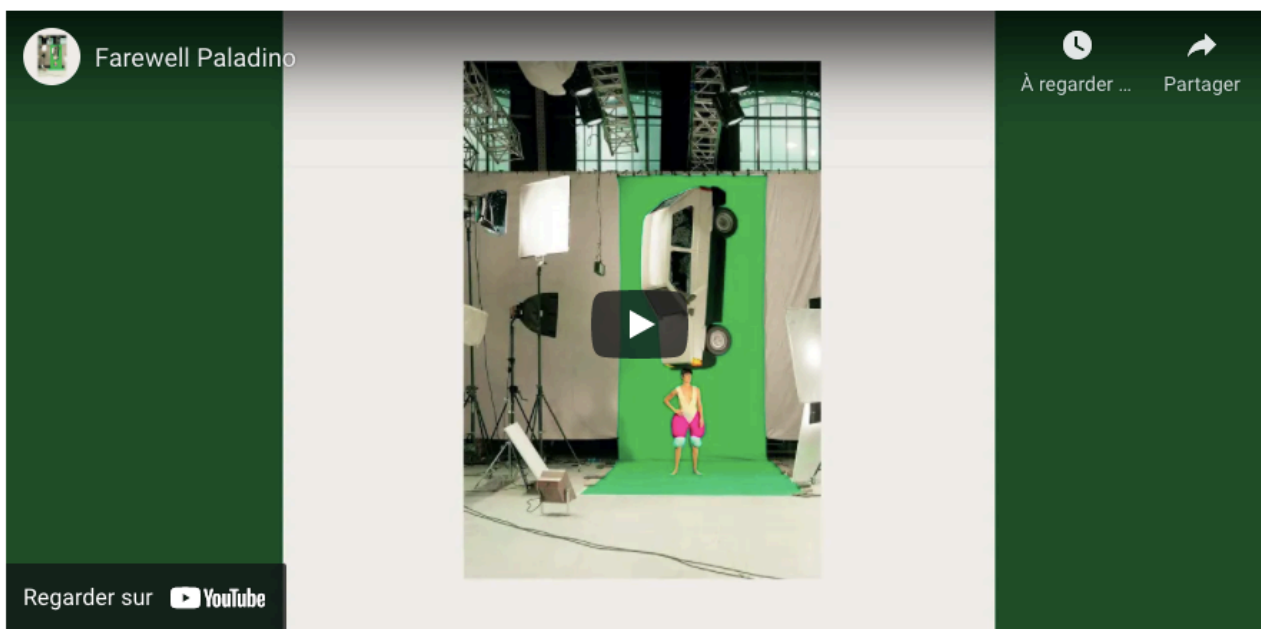
Très honnêtement, à la base, ça vient d'intuitions et d'obsessions personnelles qui trouvent un écho, par hasard, dans l'actualité. J'avais envie de travailler sur des objets et sur les déséquilibres que j'allais porter. Et ensuite, j'ai cherché pour chaque objet que je m'étais procuré, un moyen de les détruire, ou plutôt de les déconstruire, car la destruction sur scène, dans le spectacle vivant, coûte cher. La destruction n'ayant pas pu aboutir pour des raisons budgétaires, cette contrainte de production m'a amené à penser que ce n'est pas très intéressant, en fait, la destruction. Déconstruire est plus pertinent (les objets se déconstruisent et se reconstruisent sur scène tous les soirs). Surtout que je déconstruis aussi autour des identités. Je m'interroge sur comment on se construit en tant qu'homme, comment on porte un corps ou l'on s'en défait. Comme je laisse les silhouettes avec leurs objets, leurs habits et leurs accessoires sur le sol, après avoir interprétés des personnages, cela ressemble à un champ de ruines plus ou moins organisé. On peut penser qu'il s'agit de gens morts. Je me suis rendu compte que l'idée de la séparation était au cœur du spectacle. J'ai la sensation que vivre c'est perpétuellement se séparer – de gens, de choses... Il faut apprendre à gérer ça. Cela m'obsède de savoir comment on continue à porter en nous des gens dont on s'est séparés.

Dans le texte présentant votre spectacle, on peut lire que le "Périmètre de Denver" est, en psychologie, un espace que l'on crée quand on ment, une zone mentale. S'agit-il d'un concept inventé ?

Oui, c'est une invention. Je me suis promis d'arrêter de mentir, donc je n'allais pas me lancer dans un canular en faisant croire que le Périmètre de Denver était une vraie notion de psychologie. Mais je trouvais ça drôle de parler des petits mensonges indolores. Et comme ils n'ont pas de nom, j'en ai trouvé un. Dans d'autres langues, il y a des mots pour décrire des choses infimes. Un peu comme quand Nathalie Sarraute appelle "tropismes" les choses insignifiantes qui ne sont pas censées te blesser mais qui, en fait, te blessent quand même.

Le thème du mensonge est central dans le spectacle. Est-ce en lien avec les fake news et les réseaux sociaux ?

Oui, totalement. Je ne suis pas sur les réseaux et c'est ma productrice qui gère ma page Instagram, que j'ai été obligée de créer en réaction à des faux comptes. Au départ, j'adore les histoires policières, notamment celles des épisodes de *Columbo*. Je désirais raconter une histoire avec plusieurs niveaux de lecture, dont l'un serait assez pop et l'autre porterait sur notre rapport au mensonge. Dans le spectacle, les personnages que j'incarne, les témoins d'un meurtre commis en Angleterre, viennent avouer leurs mensonges, ce qui constitue une sorte d'honnêteté au final. Je trouvais ce looping intéressant. Je me suis aussi demandé qui j'avais envie de tuer dans la vraie vie. Si un jour, on me proposait de tuer une personne sans que cela se sache, qui voudrais-je tuer ? D'abord, je me suis dit "un assureur." Je pourrais aller dans une agence d'assurances et tuer un assureur au hasard. J'ai eu des problèmes avec les assurances, et je trouve que le monde est gouverné par les assurances. Et après, je me suis dit : "non, pas un assureur." Et la figure du troll – qui est la victime dans mon spectacle – est arrivée assez vite. Il s'agit de quelqu'un qui usurpe des identités virtuelles pour détruire la vie des gens. Les trolls sèment de la "mécommunication" dans un univers déjà truffé de fake news. Il y a déjà trop de communication et de la communication très pauvre. On s'échange ultra rapidement des informations qui n'ont aucune valeur. J'observe tout ça de loin car je n'ai pas les épaules pour être sur les réseaux sociaux. Je deviendrais folle si j'ouvrais Instagram.



Quand on est actrice, on ment beaucoup. Et pourtant, vos rôles semblent dire quelque chose de vous. Qu'est-ce qui vous motive à accepter un rôle ?

En effet, je crois que j'essaie de choisir des rôles dans lesquels je peux dire quelque chose. Je tente de trouver un élément qui me parle et qui me bouscule à la fois, me dérange. J'aime bien aussi quand il y a une mise en scène visible au cinéma et des marqueurs forts de style. Être acteur, c'est réagir tout le temps. Et être auteur, c'est répondre. J'aime bien alterner les deux. Répondre prend plus de temps. On peut mettre deux ans à écrire un spectacle par exemple. Et réagir, c'est très rapide. Ma pratique de l'équilibre consiste d'ailleurs toujours à réagir à la déstabilisation, ce qui pour moi est aussi une définition du métier d'acteur. Mais pour moi, l'art suprême de l'acteur c'est l'observation. On regarde les gens, le ciel, les comportements : comment quelqu'un prend un verre dans une main, met ses lunettes, essuie ses larmes. On écoute les intonations de voix. Un peu comme quand, dans les écoles de peintres, on demandait aux jeunes artistes d'aller au Louvre pour copier les grands maîtres.

Comment avez-vous conçu ce livre audio qui porte le nom de l'un des personnages du *Périmètre de Denver*, Eusapia Klane ?

Je l'ai composé en arrivant dans le premier confinement. J'étais confinée avec la chanteuse Rebecka Warrior (Sexy Sushi), qui a donc suivi l'élaboration des titres, et qui a sorti l'objet sur son label, Warriorecords (Maison Warrior). Elle était en train d'écrire l'album de son groupe Mansfield.TYA à côté. Je me servais de son micro quand elle ne l'utilisait pas. J'ai acheté un synthé Akai à 100 euros sur Internet que je me suis fait livrer. Mais je ne me considère pas comme une musicienne. L'objet est entre le conte, le livre audio, le podcast. Ce qui me plaisait, c'était de raconter une histoire un peu insignifiante (une retraitée qui part en voiture dans une autre ville) d'une autre manière. La musique de l'EP est venue quand je n'avais pas encore l'idée du spectacle. J'avais juste commandé des masques et des objets. J'ai écrit l'histoire de la pièce à partir des objets que j'avais. Après, j'ai créé des ramifications entre eux comme dans un dessin pour enfants dont on relie les numéros. Je possédais une prothèse de visage d'une vieille femme et je trouvais intéressant de la confronter avec une voix sensuelle à la Laurie Anderson.



Vimala Pons dans le film *Les Garçons sauvages* (2017)

Dans le livre audio, il y a un morceau intitulé *Farewell Paladino* qui possède des sonorités proches de la série *K 2000* et de John Carpenter. Quelles sont vos influences musicales ?

J'adore les deux justement ! Pour ce livre audio, j'ai beaucoup écouté Anne Clark, Laurie Anderson et les bandes originales des films de Dario Argento.

Sur votre fiche Wikipédia, de nombreuses erreurs se sont succédé. Est-il vrai que votre père était dresseur de serpent et que vous avez passé votre enfance en Inde ?

Mon père a accompagné durant six mois un dresseur de serpent en Inde, avec qui il a travaillé, et j'ai en effet passé une partie de mon enfance en Inde, d'où mon prénom qui est indien (et qui signifie en malayalam "la fête est permanente"). Par contre, sur Wikipédia, ils écrivent que je suis née en 1986 alors que je suis née en 1983. J'ai dû poser avec mon passeport à côté de mon visage pour pouvoir modifier ma fiche ! Ils ont finalement écrit que je suis née en 1986 ou en 1984 ! [Depuis l'interview, ils ont encore modifié la date, NDR.] Ils m'ont même accusée de censure. C'était ubuesque. Tout le monde croyait que je tentais de me rajeunir. Mais si je le faisais, je ne m'enlèverais pas trois ans, mais dix !

En 2016, dans une interview pour le média web *Brain*, vous disiez : "Je ne sais pas qui je suis, mais cet échec à dire qui je suis est un moteur. Parce que ça prouve que je suis vivante." Est-ce qu'aujourd'hui, vous savez qui vous êtes ?

Cette question est hyper difficile ! Je ne sais toujours pas, mais j'ai compris que j'étais quelqu'un qui aime les défis. C'est un moteur et une drogue dans ma vie. Mais je n'ai pas encore assez de maturité pour m'abandonner aux choses simples, ténues. Voilà, pour l'instant, c'est ce que je suis. Enfin, je crois...

After Blue (Paradis sale) (2022) de Bertrand Mandico actuellement en salle. Eusapia Klane (2022) disponible sur Bandcamp et en vinyle. Le Périmètre de Denver en tournée en France. Dates sur : www.toutcaqueca.com

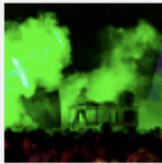
Replay du mardi 1 février 2022

La comédienne Vimala Pons présente "le Périmètre de Denver" à Malraux à Chambéry les 1er et 2 février

▶ Écouter (04min)



([Écouter l'émission](#))



L'invité spectacle de 18h07

Du lundi au vendredi à 18h07

Par [Christine Martinez](#)

France Bleu Pays de Savoie

Mardi 1 février 2022 à 18:07 - Mis à jour le mardi 1 février 2022 à 18:16

Le Périmètre de Denver est un espace qu'on crée quand on ment. Et pour Vimala Pons, comédienne et performeuse, adepte de Columbo, c'est une source intarissable de d'histoires. "Le Périmètre de Denver" à Malraux à Chambéry les 1er et 2 février, une histoire loufoque à déguster sans modération !



Vimala Pons joue dans "le Périmètre de Denver" - Vimala Pons

Le Périmètre de Denver, au départ, c'est un concept philosophique et quantique de distorsion de la réalité. Vous êtes donc amateurs de mensonges ? C'est pour vous !

Vimala Pons joue dans "le Périmètre de Denver"

Espace Malraux à Chambéry le 1er à 20h et le 2 février à 20h30

“ *Le Périmètre de Denver* est une comédie policière et musicale ”

La comédienne et performeuse Vimala Pons jongle dans cet espace où la réalité et le mensonge s'entremêlent et s'entrechoquent, à travers une enquête qu'elle mène dans un hôtel de Thalasso anglais...

Entrez dans la danse et dans cette fiction policière où aucun des témoins que Vimala incarne n'aura vu la même chose.

Quel est notre propre rapport au mensonge ? Et surtout : Quel est notre rapport aussi à la réalité ?

Plus d'infos [ICI](#)



Christine Martinez

Sortir en Savoie

Théâtre à Chambéry : une enquête sur la scène de l'espace Malraux, mardi et mercredi

Par Le Dauphiné Libéré - Aujourd'hui à 06:03 - Temps de lecture : 1 min



Vimala Pons joue les sept personnages du "Périmètre de Denver".

La pièce "Le Périmètre de Denver" est présentée mardi 1er de 20 heures à 21 h 30 et mercredi 2 février de 20 h 30 à 22 h à l'espace Malraux. Un meurtre est commis dans un hôtel d'une station balnéaire anglaise. Sept personnes présentes ce soir-là vont être interrogées, mais les témoignages ne se recoupent pas. Qui dit la vérité ? Le périmètre de Denver, en psychologie, est l'espace mental que l'on crée lorsque l'on ment, pris à son propre piège. Vimala Pons, actrice, performeuse hors pair, propose une galerie de sept portraits pour une histoire loufoque.

Mardi 1er de 20 heures à 21 h 30 et mercredi 2 février de 20 h 30 à 22 h à l'espace Malraux de Chambéry. Plein tarif : 25 €, tarif réduit : 18 €, étudiant : 10 €.

Culture

Des petites formes mais de grands spectacles à découvrir, à partir du 4 janvier, au Centre dramatique d'Orléans

Publié le 03/01/2022 à 17h02



Né de la rencontre entre Inbal Ben Haim (circassienne) et Alexis Mérat (ingénieur et plasticien spécialiste du papier), Pli explore des croisements inédits entre cirque et arts visuels. © Domitille

Martin

Les Soli sont de retour au Centre dramatique national d'Orléans (CDNO), du 4 au 14 janvier. Souvent atypiques, ces formes en solo mettent en scène des artistes qui travaillent, cette année, sur le thème du cirque.

Présentée tout au long de la manifestation, du 4 au 14 janvier au Théâtre-Centre dramatique national d'Orléans (CDNO), l'installation Musiques-Fictions contribue à renouveler le genre de la fiction radiophonique ou de la littérature orale.

Présentée par l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique (Ircam), centre français de recherche scientifique fondé par le compositeur et chef d'orchestre français Pierre Boulez, cette collection de créations radiophoniques immersive permet d'entendre des textes de Maylis de Kérangal, Annie Ernaux et Céline Minard. *Du 4 au 14 janvier à l'atelier du CDNO. Entrée libre sur réservation.*

Les pièces au programme

Parmi les sept pièces au programme, l'une vient d'être malheureusement annulée : dans *Memm (pour Mauvais endroit mauvais moment)*, tirée de sa propre expérience des attentats du 13 novembre, la circassienne Alice Barraud devait être accompagnée par Raphaël de Pressigny, batteur de Feu Chatterton !

Pli. Matière plus que matériau, le papier est, entre les mains d'Inbal Ben Haim, matière à danser, à se suspendre, à voltiger. *Les 7 et 8 janvier au CDNO.*

Jeanne et le orange et le désordre. Après *Simon et la méduse et le continent* (Soli 2020), le deuxième volet du diptyque *Jeanne et Simon*, de Louise Emö. Après l'enfant, il s'agit de comprendre cette femme, d'entendre la voix de celle qui n'a plus de mot pour dire qui elle est. *Les 7 et 8 janvier au Théâtre des Longues-allées, à Saint-Jean-de-Braye.*

Tenir debout. Suzanne de Baecque, élève de l'École du Nord, devient artiste associée au CDNO. En tant qu'actrice, la jeune femme s'est présentée à l'élection de Miss Poitou-Charentes 2020. Une expérience du réel... *Les 11, 12 et 13 janvier au CDNO.*

Le Périmètre de Denver. Nouvelle création de Vimala Pons, artiste associée du CDNO, qui avec son acolyte Tsirihaka Harrivel avaient présenté *GRANDE* en 2018. Cette fois, elle enquête sur un meurtre survenu en 2008 dans un hôtel de thalassothérapie en Angleterre. *Les 11, 12 et 14 janvier au CDNO.*

La Dimension d'après. Tsirihaka Harrivel présente l'histoire d'un homme qui, se perdant dans les couloirs d'un bâtiment, accède à un univers parallèle.

Pièce sans acteur(s). Sur le plateau, deux enceintes diffusent un dialogue. Partant du même postulat que Georges Perec pour *La Disparition* (un roman sans la lettre "e"), François Gremaud et Victor Lenoble imaginent un spectacle simple et joyeux à partir d'une contrainte formelle : une pièce sans acteur(s). *Les 13 et 14 janvier au CDNO.*

Katia Beaupetit

ORLÉANS

LOISIRS

SPECTACLE

CULTURE - PATRIMOINE

ORLÉANS - LOISIRS
